

## **Biblioteca Digital Curt Nimuendaju**

<http://biblio.etnolinguistica.org>

Renault, Pedro Victor. 1903. Exploração dos rios Mucury e Todos os Santos e seus afluentes – feita por ordem do governo da Provincia pelo engenheiro Pedro Victor Renault. [Coleccionada e organizada por Léon Renault]. *Revista do Archivo Publico Mineiro*, ano VIII, p. 1049-1115.

Permalink: [http://biblio.etnolinguistica.org/renault\\_1903\\_exploracao](http://biblio.etnolinguistica.org/renault_1903_exploracao)

O material contido neste arquivo foi escaneado e disponibilizado online com o objetivo de tornar acessível uma obra de difícil acesso e de edição esgotada, não podendo ser modificado ou usado para fins comerciais. Seu único propósito é o uso individual para fins de pesquisa e aprendizado.

Possíveis dúvidas ou objeções quanto ao uso e distribuição deste material podem ser dirigidas aos responsáveis pela Biblioteca Digital Curt Nimuendaju, no seguinte endereço:

<http://biblio.etnolinguistica.org/contato>

O presente item foi extraído de volume digitalizado pelo Google Books (<http://books.google.com>) e incluído no acervo da Biblioteca Digital Curt Nimuendaju em outubro de 2008.

1745

1903

# REVISTA

DO

## ARCHIVO PUBLICO MINEIRO

DIRECÇÃO E REDACÇÃO

DE

*Augusto de Lima*

DIRECTOR DO MESMO ARCHIVO



Anno VIII — Fascículos III e IV — Julho a Dezembro de 1903

BELLO HORIZONTE

IMPRESA OFFICIAL DE MINAS GERAES

1903

# EXPLORAÇÃO

**Dos rios Mucury e Todos os Santos e seus  
affluentes -- feita por ordem do governo  
da Provincia pelo engenheiro dr. Pedro  
Victor Renault**

Colleccionada e organizada por

*Léon Renault*

---

**1903**



# BREVE EXPLICAÇÃO

---

Ao tentar a publicação do presente trabalho, não se me deparou outro intuito que o interesse de tornar conhecida a linguagem e os costumes dos Botocudos, indigenas que habitam as margens do rio Mucury e seus affluentes e sobre os quaes nada se ha escripto ainda.

Este trabalho, dadas as condições e o meio em que foi elaborado, resente-se de defeitos, e necessita de rectificações que não puderam ser feitas pelo auctor que, naturalmente, ou não o destinava á publicação, ou encontrou insuperavel difficuldade em obter dos indigenas outras muitas informações indispensaveis.

Elle proprio reconheceu esta falta, quando disse: « faltam muitas expressões, muitas significações que, com a frequencia, o estudo e auxiliados por este pequeno vocabulario, poderão alcançar as pessoas que se dedicarem a esse trabalho, sobretudo se, como eu, não tiverem de luctar com tribus bellicosas, soffrendo fome, sede, nudez o todos os demais flagellos que podem assaltar neste mundo ao homem, etc. ».

Muitas originalidades se encontram no tocante aos costumes desses indigenas, e vem a pello transcrever aqui uma pagina do illustre explorador francez Liais, colhida em documentos que lhe foram presentes pelo dr. V. Renault :

« .... Je présenterai quelques considerations sur la vie de l'homme sauvage dans les contrées chauds du globe, où notre espèce paraît avoir pris naissance, car il est évident que l'homme n'a pu habiter nos climats avant la découverte du feu et la création d'un certain degré d'industrie, au moins pour se bâtir de chétives habitations et pour préparer des peaux d'animaux sauvages afin de se couvrir. Ne voyons-nous pas en effet frequenment en Europe, en France même, des hommes périr de froit au milieu des neiges, malgré les vêtements qu'ils possèdent ?

Quelque simple qu'il nous paraisse d'obtenir le feu à nous qui en faisons tant usage, nous devons penser que sa découverte a présenté une grande difficulté à l'humanité. Il a dû s'écouler bien du temps avant que l'homme ne trouve qu'un frottement prolongé de deux morceaux de bois peut les enflammer. La connaissance de ce seul fait a suffi pour constituer le 1.<sup>o</sup> degré de l'échelle de la civilisation sur laquelle nous progressons aujourd'hui avec tant de rapidité. Quoique les forêts tropicales offrent un peu plus de ressources pour l'alimentation de l'homme que celle de nos climats à cause des fruits des palmiers et des racines de certains fongères ou aroïdées et de quelques autres plantes, on reconnaît cependant en les parcourant que les substances alimentaires s'y trouvent en très petite quantité.

A l'état de sauvagerie complète et sans l'établissement d'aucune trace de culture, il ne peut pas conséquemment exister de population nombreuse.

La pêche dans les rivières, une des principales ressources des nations sauvages, a dû manquer aussi à l'origine et la chasse elle-même a nécessairement présenté de grandes difficultés avant que l'homme n'ait découvert les engins à l'aide desquels il la pratique. Encore de nos jours, malgré la connaissance du feu, malgré celle d'appareils divers pour la chasse et la pêche, les sauvages mènent dans les forêts la vie la plus misérable possible, en souffrant à chaque instant de la faim qui a toujours dû les décimer quand leur nombre tendait à augmenter. C'est très probablement à cette circonstance qu'il faut attribuer l'origine de l'anthropophagie, qu'on a trouvée chez tous les peuples des régions tropicales non civilisés à un certain degré. Ces faits d'anthropophagie se sont montrés à la fois dans l'Amérique, dans l'Afrique et les îles de la mer du Sud à des degrés divers.

Chez certains peuples, ils étaient arrivés à se limiter aux prisonniers de guerres accidentelles : chez d'autres, ils s'appliquaient à tous les individus surpris d'une autre tribu, et un état de guerre permanent avait lieu entre les diverses nations voisines.

Partout où des habitudes de culture ont commencé à s'introduire, la population s'est accrue dans des proportions considérables. L'Inde nous en offre un exemple, comme en Amérique, le Mexique et le Pérou à l'époque de leur découverte. Grâce à l'invention des moyens de faire du feu, l'espèce humaine a pu envahir les régions tempérées et les coloniser. La nécessité de lutter avec des climats plus rigoureux a amené un degré d'industrie plus grand.

Même les hordes restées sauvages ont été obligées d'atteindre, cependant un certain degré de civilisation. La culture était nécessaire, et l'anthropophagie a disparu hors des tropiques, en même temps qu'avec des moyens d'existence plus assurés la population a

pu s'accroître considérablement. Sous les tropiques, au contraire, un État plus sauvage s'est maintenu.

Aujourd'hui, si on excepte l'Inde, et sa civilisation spéciale, les régions tropicales sont encore très-peu habitées. La colonisation européenne est trop récente pour leur avoir fourni une population en rapport avec leur immense surface, et leurs races primitives peu nombreuses continuent de mener la vie sauvage dans les forêts.

Le Brésil renferme encore sur son vast territoire des hordes indigènes à l'état de barbarie.

Sa population insuffisante de race européenne n'a pu se répandre que sur une partie de son étendue, et le reste est peuplé d'Indiens errants.

Ces Indiens appartiennent à deux races distinctes, les nombreuses tribus du groupe Guarani et les féroces Botocudos. Les premiers, qui possédaient des tendances à la vie pastorale, ont pu sur beaucoup de points être réunis, par les soins du gouvernement brésilien, dans des villages nommés — *aldeias* — où ils se livrent un peu à la culture et pratiquent de petites industries. J'ai visité une de ces aldeias, près de la côte sud de Pernambuco, à l'époque où je relevais la carte hydrographique de cette côte. L'aldeia en question est à peu de distance de Villa de Barreira, village situé sur le Rio Una. Je remontai dans un canot en partant de son embouchure cette rivière dont les rives tantôt couvertes de mangliers ou garnies d'immenses arundinacées en fleur et de grands feuillages d'aroidées, tantôt longeant de belles masses granitiques ou chargées d'une luxuriante végétation m'offraient à chaque instant un spectacle nouveau, et après 2 heures et demie de route, je débarquai à Villa de Barreira, d'où je me rendis à pied au village indien qui n'en est qu'à une demilieue. Ce village se compose d'une trentaine de maisons de paille de palmier formant une sorte de rue; la majeure partie de ces chaumières accuse par son mauvais état la paresse des habitants.

En traversant le village, je vis la plupart d'entre eux couverts de guenilles et couchés sur des paquets de jonc ou bien se reposant dans des hamacs. Quelques uns assis les jambes croisées devant leur portes étaient occupés à tisser des nattes ou des paniers qu'ils vendent au village de Barreira. C'est cette petite industrie qui sert à les faire vivre, car leurs cultures sont très insignifiantes; j'aperçus seulement quelques rares et petits enclos avec des bananiers ou des plantes de manioc et de tabac.

Quoique le type de la majeure partie des Indiens de l'aldeia soit encore de race pure, cependant de profondes traces de mélange avec les noirs et les créoles se font déjà remarquer chez beaucoup d'entre eux. Ils parlent d'ailleurs portugais, et avec leur idiome primitif ils ont perdu bien des caractères qui eussent été intéressants à étudier. Malheureusement le contact avec les tribus entièrement sauvages pré-

sente trop de difficultés, à cause de leurs habitudes farouches, pour qu'on puisse dans les rares relations possibles avec elles se faire une idée bien précise d'un degré de perfectibilité de la race américaine.

Ce point intéressant pour l'anthropologie ne peut guère être vu que dans les aldeias où les efforts pour les civiliser se sont produits, mais le mélange qui s'opère alors immédiatement entre les races jette une grande incertitude sur ce genre d'études.

J'ai toutefois cherché à lier conversation avec les Indiens de l'aldeia. Une pluie d'orage qui est survenue pendant que je circulais dans leur village m'eut à facilité les moyens. L'un d'eux m'invita à entrer dans sa chaumière. Ce mouvement, que je pris d'abord pour une politesse, n'était au fond que de la curiosité. Il voulait savoir ce qu'un étranger venait faire au milieu de leur village; il me posa une multitude de questions à cet égard. Sa femme, assise sur un des bancs de bambous qui formaient l'unique mobilier de la cabane, était occupée à bercer son enfant dans son petite hamac. L'un et l'autre, d'une couleur jaune olivâtre, présentaient complètement le type Guarani sans aucun mélange. Ce type, qui n'a guère de la race mongolique que la couleur, mais qui n'en montre ni l'obliquité des yeux ni les pommettes saillantes, manque d'ailleurs de beauté. Les yeux bridés et les lèvres minces nuisent beaucoup à l'expression de la physionomie.

Les cheveux sont noirs et longs. La plupart les portent pendants sur les épaules. De plus, la taille chez les hommes est petite, et la barbe peu fournie se montre surtout au menton. Lorsque je fus installé dans la cabane, plusieurs autres Indiens hommes et femmes entrèrent. Leur conversation était animée, car ils sont très loquaces. A propos de chaque question et réponse, ils contaient, les femmes surtout, mille anedoctes sur les gens qui avaient passé au village, mais ils sautaient sans cesse d'un sujet à un autre sans que leur verve tarit et assez fréquemment la superstition se mêlait aux récits. En voyant leur manque de suite dans les idées, leur caractère défiant, leur esprit d'indépendance farouche qui a persisté malgré leur organisation en village et enfin leur paresse, il m'est resté l'impression que les tribus-américaines n'auraient pu parvenir d'elles-mêmes à un état de civilisation avancé sans un grand nombre de siècles, et qui elles n'y parviendraient pas, malgré le contact de la race caucasique, sans la fusion avec la colonisation européenne qui a peuplé l'Amérique. Incapables de réflexions profondes et prolongées, l'esprit de ces hommes ne perçoit que des images matérielles. Ils ont toutefois acquis avec le christianisme la notion du bien et du mal qui semble même manquer aux farouches Botocudos.

Les Indiens de ce dernier nom, dont quelques tribus errent encore aux limites des provinces de Minas Geraes et d'Espirito, ont dans leur type une assez grande ressemblance avec les autres, mais ils sont plus robustes et beaucoup plus rebelles encore à la civili-

sation. Ils se percent les lèvres et les oreilles et y introduisent de gros morceaux de bois. Ils sont complètement nomades. Un voyageur français, aujourd'hui habitant Barbacena, et qui a traversé avec une escorte, il y a une trentaine d'années, la région qu'ils occupent, M. le docteur Victor Ronault, a pu, par un séjour prolongé sur les rives du Mucury qu'il explorait, étudier à fond leur habitudes. Je lui dois de nombreux documents sur ces peuplades qui, depuis cette époque, ont été bien refoullées par les progrès de la colonisation, mais ont cependant continué de persister dans leurs usages féroces de cannibalisme. S'attaquant sans cesse entre eux par trahison, marchand toujours en alerte l'arc bandé, dévorant leurs victimes, ces êtres dégoutantes, dont les 2 sexes sont entièrement nus et toujours couverts de boue, offrent l'aspect le plus hideux que puisse présenter l'humanité.

Chaque jour ils changent de lieu, et, après leurs chétifs repas de racines de fougères et de gibier grillé qu'ils déchirent avec leurs ongles, ou après leurs horribles festins d'anthropophages, ils se jettent pêle-mêle sur la terre comme un troupeau de sangliers, l'un servant d'oreiller à l'autre.

Cette vie nomade leur est nécessaire pour trouver leurs aliments. Leur industrie se borne à la fabrication d'arcs et de flèches et à celle de colliers de dents de cabiai et de jaguai, elle ne va pas jusqu'à la construction de huttes de palmier.

Ils restent exposés à l'action des pluies comme à la famine. Il y a loin de cet ignoble tableau, de cette vie misérable de guerre et de famine aux images de la vie sauvage peintes par quelques philosophes et quelques poètes du dernier siècle. Certainnement les Botoeudos sont au plus bas degré de l'échelle des peuples existants; ils sont inférieurs à la presque totalité des peuplades africaines et océaniques.

Ils ont moins de perfectibilité que les dernières races nègres elles-mêmes qu'on peut dresser au travail, ce qui montre que le prognatisme de la face est loin d'être le signe d'infériorité intellectuelle le plus caractéristique. La capacité crânienne, la nature du tissu cérébral et mille autres causes, la plupart inconnues, jouent un rôle non moins important. Mais quelque grand que nous semble le degré d'infériorité des Botoeudos, cependant un peu de réflexion nous indique qu'ils ne sont déjà plus à un état complètement primitif. Ils connaissent le feu et les armes.

Leur langue a des expressions assez nombreuses; ils possèdent des chants, et bien que la plupart de nos idées morales et philosophiques fussent inexprimables dans leur langue, cependant des images empruntées à la nature qui les entoure leur servent déjà pour représenter et faire naître chez eux les rudiments d'idées d'un autre ordre. Ils savent les propriétés de beaucoup de plantes, enfin

ils montrent des traces d'organisation sociale puisqu'ils ont des sortes de chefs, mais on ne leur connaît aucun culte religieux. A peine soupçonne-t-on chez ces sauvages tribus, bien différentes des Indiens proprement dits, quelque chose d'analogue aux premiers rudiments du fétichisme africain dans lequel réside, au moins à l'origine, non la croyance à la divinité, comme on le dit généralement, mais une sorte de crainte mêlée de respect et inspirée par certains animaux, le serpent, par exemple, dont le venin redoutable provoque par ses effets extraordinaires une sorte d'étonnement mêlé de terreur; c'est plus tard que, par voie de généralisation et d'abstraction, conséquence du développement intellectuel progressif, naît l'idée d'esprits indépendants de ces êtres matériels et les anime, ce qui représente le second degré du fétichisme, point de départ de la croyance au merveilleux chez les peuples sauvages. En assistant à l'horrible spectacle que présentent les tribus Botocudos, avec le cannibalisme dominant leur existence, en songeant cependant à tout ce qu'ils ont déjà d'acquis par rapport à un état vraiment primitif, on se demande ce que doivent être les misères de la vie dans cette situation d'absence complète de la civilisation vantée avec tant de réflexion et de folie par des auteurs qui n'avaient jamais vu errer le sauvage dans ce forêt. »

A exploração dos rios Mucury e seus afluentes, como se vê do Relatório apresentado ao Governo da Província pelo dr. P. Victor Renault, era tendente a procurar um ponto para degredo.

Outras explorações se seguiram, mas já com o caracter de estudar essas paragens para se tentar a navegação dos rios Jequitinhonha e Mucury, e também o aldeamento, catechese e civilização dos indígenas, o que se pode verificar, de entre outros documentos, pelo officio e instruções infra, dirigidos ao sr. coronel Honorio Esteves Ottoni.

Eil-os, pois julgo ser interessante a transcripção desses documentos para estas paginas:

« Illm. Sr.

Devendo ser de incalculavel vantagem para o municipio de Minas Novas a navegação do Rio Mucury, tem o Governo resolvido empregar todas as diligencias á seu alcance, á fim de abrir á estrada, em direcção á barra de todos os Santos no sobredito Mucury, e dar as providencias necessarias para que os Colonos, que se dirigirem para aquelle lado, encontrem a necessaria protecção contra as aggressões dos Selvagens, cuja catechese também procura levar á ef-

feito, inspirando-lhes confiança, amor ao trabalho, e aos salutarees preceitos da Religião.

Para este effeito tem resolvido pôr á disposição do coronel Honorio Esteves Ottoni a força da Companhia de Pedestres do Jequitinhonha, á fim de ser collocada nos pontos, que se julgarem mais necessarios, empregando além disto os fundos de que puder dispôr, não só na compra de ferramenta, e utensilios para os trabalhos ruraes em que devem ser empregados os Indios, como na aquisição de viveres para as primeiras entradas, como tudo consta das instrucções juntas.

Entretanto, por maiores diligencias que faça o Governo, ellas serão mal succedidas, se não forem coadjuvadas pelos patrioticos esforços dos habitantes da importante comarca do Jequitinhonha, e especialmente do termo de Minas Novas, aos quaes esta empreza interessa tanto de perto, e he por isso que me dirijo a V. S. para pedir-lhe muito encarecidamente que pela sua parte faça o que for possível para se levar á effeito a referida empreza; certo de que tenho nomeado uma Commissão para ahi promover huma subscripção, a qual he composta dos srs. Antonio Joaquim Cozar, Francisco Fulgencio Alves Pereira e Silverio José da Costa, e eu espero que V. S. concorra para que a commissão obtenha o mais satisfactorio resultado.

Junto lhe envio hum exemplar do Relatorio do engenheiro Victor Renault, que em 1837 fez de ordem do Governo Provincial a exploração dos Rios Mucury, e todos os Santos.

Deus guarde a V. S. Palacio do Governo, no Ouro Preto, 18 de Maio de 1846.

*Quintiliano José da Silva.*

---

*Instrucções pelas quaes se deve reger o sr. coronel Honorio Esteves Ottoni, encarregado do Aldeamento, catechese, e civilização dos Indios da comarca do Jequitinhonha.*

1.ª O sr. Ottoni, além das obrigações que na qualidade de director de aldêa lhe impõem o regulamento n. 426, de 24 de julho de 1845, terá mais a seu cargo a abertura da estrada que se dirige á Barra de todos os Santos no rio Mucury, dando todas as providencias para que seja protegida a colonização, não só ao longo da estrada, como em toda a margem dos ditos rios.

2.ª Para este fim fica desde já á sua disposição toda a força da companhia de pedestres do Jequitinhonha, assim como as quantias,

que se houverem de destinar á esta empresa, ou sejam provenientes dos cofres publicos, ou da subscripção, que o Governo manda abrir nessa comarca.

3.ª Além da abertura da mencionada estrada, tratará o sr. Ottoni de estabelecer com toda a brevidade o quartel geral da força na dita Barra de todos os Santos, escolhendo para esse fim o lugar mais apropriado, e que tenha as convenientes proporções para uma povoação, cujas ruas, e praças deverão logo ser alinhadas, e demarcadas por meio de estacas fortes.

4.ª Fará aldear os Indios que se forem apresentando, e empregará todos os possíveis meios para os chamar á civilização, distribuindo-lhes as ferramentas e brindes que julgar convenientes, bem como os viveres necessarios, durante as primeiras entradas.

5.ª Prócurará por meio de navegação, ou de estradas, entreter communicações com a colonia militar que o exm. presidente da provincia da Bahia mandou ultimamente estabelecer no Rio Mucury.

6.ª Fará com que os habitantes do aldeamento que se dedicarem á agricultura, se occupem na plantação de generos, que offereçam vantagem na exportação, como sejam: chá, café, algodão, etc.

7.ª Velará na segurança, e tranquillidade do aldeamento o seu districto, procurando evitar por todos os modos, que ali se estabeleçam pessoas de character rixoso, e de maus costumes, que introduzam bebidas espirituosas, ou que tenham enganado os Indios com lesão enorme; e quando não sejam bastantes os meios brandos, as fará expulsar até cinco leguas para fora dos limites do districto, requisitando das competentes auctoridades as providencias a esse fim necessarias.

8.ª Das quantias que se mandão pôr á disposição do sr. Ottoni serão applicados 200\$000 annuaes (pagos a trimestres) para gratificação do sacerdote que, sob a inspiração do reverendo vigario da vara da comarca do Gequitinhonha, deve ser encarregado da instrucção moral e religiosa dos Indios do aldeamento.

9.ª Em todos os casos não previstos, assim no regulamento já citado, como nas presentes instrucções, o Governo confia que o sr. Ottoni se haverá com aquella prudencia, e bom senso que o characterisam, dando logo quaesquer providencias que lhe pareçam acertadas, e communicando-as opportunamente ao governo para as approvar, ou resolver como for mais conveniente.

10.ª Corresponder-se-ha directamente com o Governo e com o director geral dos Indios, dando sempre a mais circumstanciada conta dos trabalhos de que ora é encarregado.

Palacio do Governo, no Ouro Preto, 18 de maio de 1846.

*Quintiliano José da Silva.* »

Vindo para o Brazil bem moço ainda, o engenheiro Victor Renault, chegado que foi ao Rio de Janeiro, submetteu-se a exame perante a Escola de Medicina e, mediante as provas exhibidas, lhe foi passado o diploma de medico-homeopatha, profissão a que se dedicou durante muitos annos, em Barbacena, depois que abandonou o cargo de engenheiro da Provincia, que por muito tempo exerceu.

Activo, instruido, trabalhador — deixou, consoante a palavra autorizada de Xavier da Veiga, de seus merecimentos e serviços, traços que lhe recommendam o nome.

Espirito esclarecido e amante das cousas do nosso paiz, explorador consciencioso e illustrado, raro era o viajante estrangeiro que, sabendo de que em um recanto de Minas residia o dr. Renault não o procurasse afim de obter d'elle preciosas informações sobre a flora e fauna mineira e colher documentos de valor no tocante aos usos, costumes e linguagem de diversas tribus por elle estudadas nas importantes commissões que desempenhou como engenheiro da Provincia de Minas Geraes.

Disso dão testemunho em suas obras Lund, Liais e Agassiz.

Burton, cuja obra tievmos sempre á vista na organização deste trabalho, dá disso testemunho nas seguintes linhas :

« The good dr. Renault supplied us with letters, not forgetting one for sr. Francisco José de Meirelles, innkeeper of Barroso, the *muddy* where we intended to night. In this country *recommendations*, as introductions are called, may often prove more valuable than bank-notes.

. . . . .

He accompaied us on horseback for a few miles, and I felt sad when taking leave of him.

We presented our letter to sr. Meirelles, who condescendingly bade us alight, otherwise we had remained in the saddle.

A *dirty picturesque* mob of muleteers pressed to the door and eyed us as if we had come from one of the *foreign parts* which Virgil described. »

E mais adiante diz : « A happy inspiration induced me to call upon dr. Pierre Victor Renault of Sierck, vice-consul of France, homœopathic physician, professor of mathematics, geography and history at Barbacena.

He has spent thirty-four years in the Brazil, he knows by heart the bye e ways of Minas Geraes, especially about the Rivers Paracatú and Doce, and he has lived amongst and learned the languages of the wildest savagery. He once acted cashier to the Morro Velho Mine, ande between 1842 — 6 he assisted M. Halfeld in opening the corch-road.

He has married a Brazilian wife, and all the notables in the place are his *gossips*. What more could be desired in a guide?

Although somewhat invalidated by the bivouac and the field, he kindly and cordially placed himself at our disposal, took his stick, and led us out to look at the city. »

.....

Ao capitão Richar F. Burton prestou o dr. Victor Renault importantes e minuciosas informações, auxiliou-o, encaminhou-o em suas explorações e estudos, conforme declaração do primeiro, nos seguintes trechos de sua obra :

« According to Dr. Renault, Martius has not yet named the Jacutupé. It is evidently a legumen with papilionaceous flowers, creeping on the ground, with a root 4-5 decimetres long, by 1-2 in diameter.

The flower of blue-violet is followed by siliquæ, each containing 4-5 beans, resembling the *fève de marais* (Windsorbeans?) These are very poisonous, killing animals in a short time. The toxic substance may be a new and especial alkaloid, or as it seems by analogy, perhaps Brucine.

Its tonic properties are supposed to be the result of a great disengagement of carbonic acid. The beans are planted in September and the roots are edible after six months; when taken up they cannot be kept long.

The well-rasped fecula makes excellent starch, and is used by the Brazilian house-wife for thickening soups and for making sweetmeats, which much resemble conserves of the cocoa-nut.

The Jacutupé flourishes most in light lands where there is shade.

Dr. Renault tells me that this *Helianthus tuberosus* is also called « Artichaut de Canada » and Poire de terre; it belongs to the great family of Synantherææ, order Radiacææ, genus *Helianthus*. It has been often confounded with the sweet potato (*Convolvus Batatas*), as in both plants the tuberosities of the roots are mere swellings. Some derive it from Chili, others make it a native of the Brazil, where however it is little cultivated, and only in gardens. It is a hardy plant, which would thrive in Europe. Dr. Renault says that the root would be a blessing to the poor, and opines with the philosopher that a new dish is of more general importance to humanity than the discovery of a new star or planet. »

A 18 de outubro de 1892, falleceu em Barbacena o engenheiro dr. Victor Renault.

Os jornacs dessa epocha, infelizmente quasi todos perdidos, vieram repletos de noticias interessantes a seu respeito.

«Le Brésil», periodico francez, assim se exprimiu ao ter conhecimento de sua morte :

« Victor Renault. — Nons avons reçu la triste nouvelle du décès de M. le dr. Victor Renault, qui vient de mourir à Barbacena à l'âge de 82 ans.

M. Renault est très certainement l'un de nos rares compatriotes qui, au Brésil, dans des temps déjà lointains, ont le plus contribué à faire connaître la France, à répandre les produits de son industrie, à faire apprécier son genie, à divulguer ses idées.

Médecin homeopathe très-distingué, ancien ingénieur et directeur de mines, M. Victor Renault était depuis plus de trente ans vice-consul de France à Barbacena.

Il fut le premier explorateur des rios Doce, Paracatú, Mucury et de leurs affluents.

Ce fut lui aussi qui fit le plan et entreprit la construction de la première route carrossable de Ouro Preto à Parahybuna, Rio Preto et Pessarão.

M. Renault est l'auteur de beaucoup d'œuvres didactiques sur les mathématiques et sur la pédagogie.

Dans ses nombreux voyages, il étudia la faune et la flore brésiliennes, les coutumes et le langage des divers peuplades sauvages, et il laisse un dictionnaire inédit.

Son nom est cité comme autorité par divers auteurs célèbres qui ont écrit sur le Brésil.

Sa descendance se compose de 79 personnes : 9 fils, 50 petit-fils, et 72 arrière petit fils. »

As transcripções que tenho feito me pareceram necessarias, para justificar o justo renome de que sempre gosou o dr. Victor Renault, de um homem de vastos conhecimentos nos dominios da sciencia e das letras.

A noticia de sua morte echoou lugubrememente no seio de seus compatriotas e na sua Patria natal, onde era vasto o circulo de amigos e parentes e onde já havia elle deixado rastos luminosos de proficiencia e illustração entre seus coetaneos da Escola de S. E'tienne, cujas aulas cursára e de onde sahira diplomado em engenharia civil.

O governo francez, por intermedio do seu consulado no Brasil, significou-lhe o testemunho do que affirmo, como se vê do seguinte officio :

« Consulat de Franco à Rio de Janeiro.— Aux descendants de Monsieur Victor Renault.

Je soussigné, consul gérant du Consulat de France à Rio de Janeiro, me fais un devoir d'exprimer aux enfants de Monsieur Victor Renault, Vice-Consul Honoraire et agent consulaire de France à Barbacena, tout le regret que j'ai eu de la mort de leur père dont la longue vie restée sans tache a été consacrée par l'honorabilité la plus intacte. Sa mort a été considérée comme une grande perte pour toute la Colonie Française du Brésil et en ma qualité de gérant de ce consulat, je suis heureux de déclarer que dans ses fonctions d'agent consulaire de France à Barbacena, Monsieur Renault a toujours rempli fidèlement les devoirs de sa charge à la satisfaction de ce consulat, donnant toujours des preuves de son attachement à la patrie Française et veillant avec zèle aux intérêts de ses compatriotes.

Il me reste un regret, c'est que la mort inattendue de Mr. Renault n'ait pas permis au gouvernement Français de reconnaître, par une distinction spéciale, les services qu'il a rendus.— Mais j'autorise les descendants de Monsieur Renault à faire de ma déclaration l'usage qu'ils jugeront convenable pour la mémoire de leur ancêtre.

Le Consul Gérant du Consulat de France,  
*F. Bernard.* »

As citações feitas linhas atrás não me parecem ociosas ; só ellas me conduziram á consecução do fim que tive em vista e me facilitaram a reconstrucção de alguns pontos deste trabalho, na carencia absoluta de dados que me pareciam indispensaveis.

O opusculo que ora atiro aos embates da publicidade, consegui-o depois de cinco annos de incessante labuta ; colleccionando documentos esparços em archivos de familia, procurando aqui e alli informações que se me antolhavam necessarias para o esclarecimento da verdade historica.

Para não o tornar demasiado longo, tive necessidade do supprimir alguns documentos que bem poderiam figurar neste trabalho. Entretanto, eu os entregarei ao Archivo Publico Mineiro.

Terminando, faço votos para que elle possa servir de estimulo a outros mais competentes.

*Léon Renault.*

Bello Horizonte, 1903.

~~~~~  
**NOTICIA HISTORICA**  
~~~~~



Achando-me presentemente n'esta Cidade, não devia deixar de cumprir com o grato dever de visitar e entreter-me diversas vezes, como o faz todo o viajante patriota e amante das couzas do nosso Paiz, com o illustre e muito digno cidadão francez D.<sup>r</sup> Victor Renault, ao qual tenho a honra e o prazer de me ligar tambem pelas mais gratas relações de amizade e parentesco, desde muitos annos mantidas.

N'estas uteis e proveitosas visitas e entretonimentos de uma conversação sempre alimentada pela vastidão de conhecimentos de que o Snr. D.<sup>r</sup> Renault é um verdadeiro e inexgotavel repositório, vivo e de plena lucidez, muito me impressionou o espirito a certeza que tive de não existirem, talvez, publicados tão preciosos conhecimentos, e nem d'elles terem as necessarias informações, os homens competentes nas sciencias.

Entretanto, esses conhecimentos são variadissimos, especialmente os que são relativos a muitas couzas do nosso Estado de Minas Geraes, adquiridos pelo illustre Snr. D.<sup>r</sup> Renault, sobre os sertões do Mucury e as raças indigenas que occupavam essa região, quando por elle explorada em 1836.

Digo que talvez não existam publicados esses preciosos documentos relativos áquella exploração, e que nem todos os homens competentes estão ao facto d'elles, porque, si bem que o D.<sup>r</sup> Renault escreveu um *relatorio*, ápos a sua volta d'aquelles sertões, elle fez entrega desse *relatorio* ao então Presidente da Provincia, não reservando copia para si; sendo certo tambem que o *relatorio* foi publicado, pelos *cuidados* de Theophilo Ottoni, no *Mercantil*, periodico do Rio de Janeiro, bem como no *Recreador-Mineiro*, que se publicava em Ouro-Preto; com tudo nem uma esperanza se pode ter de que se encontre ainda o original daquelle relatorio, nem a collecção dos 2 jornaes que o publicaram.

Acresce, ainda, que num relatório o Sr. D.<sup>r</sup> Renault estava adstricto a referir especialmente o que era relativo aos pontos sobre que estava incumbido de verificar nas regiões que foi explorar; entretanto quando na conversação íntima com aquelle erudito explorador, ficámos scientes de muitos successos, minudencias e acontecimentos cheios do maior interesse para todos os brasileiros e para as sciencias, mas que nem sempre podem vir em um relatório official nas condições acima expostas, si bem que com isso nada perca de seu merito especial.

Da melhor vontade e da bondade proverbial do Sr. D.<sup>r</sup> Renault obtive a devida permissão para que no « Rio Novense » fossem publicados alguns factos, occorrencias e acontecimentos principaes da sua viagem áquelles sertões, até então inexplorados, factos, occorrencias e relações estas que não se achavam em seu relatório, caso ainda exista nos Archivos da Provincia.

Já védes, Sr. Redactor, que ainda que tenhamos a felicidade de encontrar o manuscrito endereçado ao Governo pelo Sr. D.<sup>r</sup> Renault, ou os jornaes que transcreveram o manuscrito, esta nossa publicação em nada desmerecerá por isso, e muito menos o referido relatório, que será sempre um documento historico e ethnographico.

O Sr. D.<sup>r</sup> Renault compoz tambem um « Dicionario » de grande numero de palavras e expressões dos indigenas do Mucury, manuscrito que se acha em meu poder, e que com a devida permissão de seu auctor será publicado neste — « Jornal » — si a isso me permittir a vossa consideração e o acolhimento que me haveis tantas vezes dispensado.

Cumpre-me, porém, desde já ponderar tambem que esse « Dicionario » é da maior importancia, attendendo-se que a lingua fallada pelos indigenas que habitam as margens do Mucury, não é nem a lingua Pury, nem a Tupy, mas inteiramente differente destas.

Por tudo isto que temos exposto se vê de quanto interesse e importancia é o assumpto de que tratamos, e é por isso que apezar de me faltarem os conhecimentos e competencia scientifica, mas sobrando-me bastante patriotismo e boa vontade, não deixo de aproveitar a occasião de colher estes valiosos dados e noticias, e pedir-vos a publicação em vosso Jornal, afim de que fiquem archivados e ao dispor da sciencia e dos nossos compatriotas esses conhecimentos ha tantos annos adquiridos e com tantos labores pelo homem scientifico, prohiboso e amante do nosso Paiz como o é o Sr. D.<sup>r</sup> Renault.

Além d'isto considero este meu esforço como um pequeno incentivo para que outros mais habilitados procurem fazer mais ampla colheita em tão vasta e rica seára, se o proprio Auctor não fizer a publicação desta importante viagem.

O nosso illustre viajante, engenheiro francez, veio na sua mocidade para o Brazil, e á 26 de abril de 1836 foi encarregado pelo Regente

do Imperio (Diogo Antonio Feijó), sendo Presidente da Provincia de Minas Geraes José Cesario de Miranda Ribeiro, para fazer a exploração dos sertões do Mucury, descendo por esse rio até á sua foz, e dali marginando a costa do oceano até á embocadura do Jequitinhonha, e subindo por este até ás nascentes em Minas Novas.

Levou comsigo 20 soldados das divisões de montanha, armados, municiaados, a pé e conduzindo os comestiveis que era possivel, assim como algumas ferramentas para uso da caravana e presentes para serem distribuidos entre os indios botocudos, habitantes dos sertões banhados por esses rios.

O Sr. D.<sup>r</sup> Renault, começou a sua exploração descendo pelas cabeceiras do rio Mucury.

Foi no ribeirão das Americanas que nos tempos coloniaes foi encontrada uma — *agua-marinha*, — que sendo enviada a D. João V este presentou-a a Napoleão 1.<sup>o</sup>, que della fez um copo.

No mesmo ribeirão foram encontradas muitas — *Chrysolitas* —.

Manifesta-se com um enthusiasmo verdadeiramente communicativo o Snr. D.<sup>r</sup> Renault quando se refere ás grandiosas e magnificas florestas virgens, que percorreu, povoadas de innumerables passaros e animaes quadrupedes de variadas especies, fórmas, côres e costumes; de innumeraveis madeiras preciosas, quer para construcção, tinturaria, medicina, marcenaria e outras industrias, quer pelas fructas, balsamos, flôres e aromas que exalavam.

N'alguns lugares mais baixos a matta tão espessa e emaranhada não permittia a entrada de quem quer que fosse sem ser a golpes de facão que abriam — *PICADAS* —; n'outros, tão limpa e desembaraçada que se poderia por ella andar a cavallo um dia inteiro, pisando sempre sobre verdadeiros tapetes de — *POAIA* —, que se alastrava por todo o sólo.

O ar que se respirava era o mais puro e saudavel oxygeno, impregnado dos deliciosos aromas balsamicos da floresta.

Ouvimolo repetir varias vezes que até hoje tem saudades dos dias que passou por aquellas mattas virgens, ponderando-nos que as verdadeiras obras dignas de admiração são aquellas grandiosas obras inimitaveis da natureza, e não aquellas de que se orgulham os grandes architectos da humanidade.

Accrescia, ainda, áquillo tudo os festivos cantos dos passaros durante o dia, ou cheios de doce melancholia juncto ás vozes monotonas e tristonhas dos quadrupedes, ao pôr do Sol e ao anoitecer, assim como os brados e uivos ameaçadores das fêras durante a escuridão da noite; mas depois o magnifico concerto da alvorada, entoado por todos aquelles milhares de seres, como um hymno de prazer pelo despontar do dia, e como que um accorde ingente e solemne de festiva saudação ao supremo Creador do Univerzo.

Tres tribus ou raças de indios eram as que existiam n'aquelles sertões: os — NAC-NANUKS —, os — GIPOROKAS —, e os — ARANÁS.

Todos estes indios eram muito selvagens, não construindo cabanas para se agasalharem e ignorando o uso dos mais rudimentares instrumentos de ferro.

Usavam de pedras muito duras, de forma oval, com as quaes batiam repetidas vezes e com força juncto ao lugar em que n'um tronco havia colmeia, e assim arrombando a cavidade do tronco punham a colmeia a descoberto na qual entfiavam e besuntavam uma porção de — embira — secca de — *embaúba* —, que assim empregnada de mel era chupada por quasi todos junctos e ao mesmo tempo.

Empregando semelhante processo para arrombarem a cavidade da arvore, mostravam o pouco ou nem um emprego que faziam, até dos machados de pedra, tão communs entre outros selvagens.

Demoravam-se em qualquer lugar emquanto ali encontravam o que comer, mudando-se logo para um outro, em que ás vezes demoravam, apenas, um dia em cada parada, dormindo sempre pelo chão, junctos, promiscuamente homens, mulheres, velhos e creanças, sem mostrarem a minima idéa ou sentimento de pudor e andando todos completamente nus.

Era para elles motivo de grande admiração verem um passaro ou qualquer caça cahir ferida pelo chumbo, ao som do estrepito de uma arma de fogo, ao mesmo tempo que acompanhavam o espanto com grandes risadas, alarido e demonstrações de alegria.

Eram muito sensiveis ás offensas que se lhes fizesse, e uma vez despeitados ou irritados e offendidos, tornavam-se vingativos em excesso, de maneira que se tornava necessario evitar todo e qualquer motivo de desgostal-os ou offendel-os.

Para se saber até que ponto estes selvagens levam o espirito de vingança, contava-se que um delles tendo sido maltratado por um branco determinou vingar-se e poz-se por detraz de uma arvore á beira do caminho por onde havia de passar o seu inimigo e ali se conservou tres dias (!) á espreita.

Conhecedor de taes instinctos o Sñr. D.<sup>r</sup> Renault sempre evitava desgostal-os ou evital-os, de sorte que estando em uma occasião tomando n'uma vasilha a sua refeição preparada mais ou menos á moda dos brancos, um dos indios de que se achava rodeado desejou tambem participar d'aquella iguaria e sem mais cerimonia alguma foi tomando a vasilha e tratando logo de comer o conteúdo muito commoda e socegradamente.

O Sn'r D.<sup>r</sup> Renault não se mostrou irritado, desculpou aquella acção propria de um selvagem e de um BARBARO que a ella não ligava a idéa de offensa.

Com a primeira vista dos exploradores os botocudos assustados, receiosos de sua vida, mulheres e filhos, ameaçados pela invasão de homens desconhecidos que elles julgavam inimigos, reuniam-se e atacavam, a caravana, com flechas e outras armas de que faziam uso, cercando o pequeno grupo de exploradores por todos os lados.

Com a pratica que tinham os soldados, conheciam, por indicios nas folhas das arvores e no chão por qualquer signal, a aproximação de botocudos; e então todo cuidado estava em não se deixarem surprehender pela retaguarda, pelo que formando logo um circulo, a caravana esperava o ataque dos indios, e como estes (pelo medo que tinham dos brancos, que julgavam bichos), só atacassem de longe, as flechas chegavam já com pouca força, e tornava-se facil desviar-as com a espingarda ou com um páo.

Desgraçado d'aquelle que é apanhado por uma flecha, pois sendo ellas farpadas, o unico meio de as extrahir era deitar o ferido no chão e com as duas mãos fazendo rodar a flecha dentro da ferida, até que se alargasse esta, porém rarissimas vezes póde escapar um ferido.

Mas um dos maiores cuidados do Chefe da caravana era evitar que os soldados fizessem fogo sobre os botocudos, porque era da maior conveniencia não os assustar com o estampido das armas de fogo e muito mais ainda que fossem feridos pelos projectis d'estas, nem de qualquer outra maneira; ao contrario o Sn'r D.<sup>r</sup> Renault tratava de faze-los chegar á falla por meio do — *lingua* — ou interpretes que havia entre os soldados, ou por elle proprio que já fallava alguma cousa da lingua dos botocudos.

O digno e humanitario Chefe da exploração, não só considerava estes selvagens, quando aggreddiam, exercendo um direito natural de defesa do sólo de que eram os legitimos possuidores, como tambem era o seu fim fazer pazes com elles a bem da civilização dos mesmos selvagens, e do commercio da parte Norte da Provincia de Minas para o estabelecimento de um porto de mar aonde desaguasse o Mucury.

N'um desses ataques em que se viu envolvida a caravana mineira, no meio d'aquelles sertões, durou tres dias, em que cerca de 400 botocudos atacavam sempre, procurando todos os meios de trucidar os brancos.

Durante todas as peripecias que se deviam dar na lucta pela existencia, que dia o noite os soldados sustentavam contra a aggressão d'aquelles barbaros, o illustrado Chefe evitava, a todo transe, que se disparasse um só tiro; mas por fim um soldado já cansado e irritado por uma lucta que parecia não mais acabar, levou a arma ao hombro para fazer fogo sobre os selvagens.

Rapidamente o Sn'r D.<sup>r</sup> Renault, com a mão esquerda, abaixa-lhe o cano da arma, e com a direita apontando-lhe uma pistola no peito, lhe disse:— « *Si atiras nos indios, eu tambem te mato já* ».

Vê-se por aqui de quanta paciência, de quanta habilidade, de quanta energia, humanidade e philosophia era preciso revestir-se o Sn'r D.<sup>r</sup> Renault para levar ao termo a sua delicada e laboriosa tarefa.

Tive o prazer de ouvir algumas vezes do Sn'r D.<sup>r</sup> Renault, ao referir-nos esses factos, dizer cheio de contentamento e tranquillidade da alma que a consciencia não lhe accusava, por dar logar, uma sô vez que fosse, a que se derramasse o sangue d'aquella pobre gente, que estava no seu direito, deffendendo o seu torrão natal.

Os botocudos do Mucury tambem eram antropophagos, o que era bem conhecido dos exploradores, os quaes, principalmente pelo temor das onças, tinham o cuidado de dormir trepados nas arvores, sempre que podiam faze-lo, excepto o Chefe que não tendo o habito de subir em arvores, deitava-se sempre sobre a relva humida e o chão frio, juncto ao tronco de alguma arvore que lhe offercesse abrigo.

Desta maneira era raro poder dormir bem, e por vezes foi sorprendido por selvagens que, com intenções sinistras, delle se approximavam.

Uma dessas vezes deveu a vida a um menino indigena que a elle se affeioára, e que, deitado juncto a seus pés, foi quem pressentiu a aproximação do—*canibal*—e despertou o Sn'r. Dr. Renault para que se precavesse.

Outra vez achava-se durante o dia em palestras rodeado de selvagens e em boa paz com elles : chamou para junto de si um menino botocudo que, apesar da timidez natural, chegou-se a elle, mas emquanto o Sr. Dr. Renault discutia com os outros, elle se entretinha em mirar muito a mão do mesmo Sr., pegando-a e a lambendo amiudadas vezes.

No momento em que os botocudos se desviaram um pouco, o pequeno pegou na mão do Chefe, pelo pulso e disse-lhe :

«— *Corta a sua mão aqui para mim comer ella*»—

Isto nada mais revelava do que os instinctos canibae da horrosa tribu, cujas creanças já estavam acostumadas a comer carne humana.

Os botocudos não punham duvida alguma em vender um filho, a troco de qualquer objecto trazido pelos brancos e que lhes conviesse.

O Chefe dos exploradores muito desejava obter um pequeno botocudo, para trazel-o comsigo á sociedade civilisada, e educal-o nos nossos costumes ; por isso perguntou um dia a certa mãe indigena o que ella queria em troca de um dos seus filhos.

A botocuda respondeu que lhe dava o filho em troca de uma rapadura.

O negocio foi realisado, e cada um ficou de posse do objecto que lhes cabia em troca; isto em presença de outros selvagens que se retiraram logo com a india que vendera o filho.

Não decorreu muito tempo, porém, que a india não voltasse com os outros selvagens, dizendo que a rapadura já se havia acabado, o que por isso queria de novo receber e levar o filho consigo.

Perante taes ideias de direito e de justiça, expostas por gente de tal catadura, não havia que recalcitrar, afim de não contrariar-os e evitar questões com elles; pelo que o menino foi novamente entregue á mãe que o reclamava, ficando desfeito o contracto sem algum conflicto prejudicial.

Apezar dos habitos de desconfiança, aggressão, vingança e de canibalismo de que eram possuidos estes selvagens, tinham tambem os mais bellos sentimentos, uma vez que fossem bem tratados e que não se contrariasse nunca as suas inclinações naturaes.

Desta maneira tornavam-se amigos dedicados, afeiçoando-se e servindo aos brancos, a ponto de mostrarem a maior gratidão possível, com o sacrificio da propria vida.

O Sr. Dr. Renault, depois de effectuado o distrato com a india, com quem trocára um filho por uma rapadura, fez aquisição de um outro menino indigena, visto que a primeira transação havia-se annullado.

De volta ao centro da sociedade civilisada fez baptisar o menino, servindo-lhe de padrinho e dando-lhe o nome de Alonso.

Quem escreve estas linhas, sendo ainda menino, viu muitas vezes o joven indio em Barbacena, e com elle brincou tambem em companhia de outros meninos, apreciando sempre a brandura de character e a bondade de coração do pequeno Alonso, assim como a sua afeição e amor ao seu padrinho e bondoso tutor.

Esta afeição e dedicação ao seu bemfeitor chegou ao ponto de que, tendo o Sr. Dr. Renault de fazer uma viagem, o joven Alonso, queria por força acompanhal-o, sendo dissuadido disso por seu padrinho que lhe affirmava que voltaria em poucos dias. Alonso submetteu-se, mas não ficando contente dizia constantemente durante os dias daquela ausencia—*«Padrinho foi embora e não volta mais.»*

Possuido deste pezar e deste sentimento adoeceu e o encommodo tornou-se mortal, de maneira que quando o Sr. Dr. Renault chegou não pôde mais salvá-lo, pois o seu protegido succumbiu ás dores da saudade intensa do seu unico amigo.

A caravana continuava sempre descendo pelo valle do Mucury, ora em canoas, ora por terra; tomava certos guias entre os indios, com quem já se haviam relacionado, mas não raro era desapparecerem esses guias, sem que dissessem cousa alguma; e quando isto succedia era necessario porem-se guarda os exploradores, usando de toda cautella e prudencia, porque aquellas fugas inesperadas

indicavam que estavam perto de uma tribo de índios inimigos cruéis e antropophagos.

Os exploradores desciam o rio abaixo, quando ouviram um grito de rebate, partido de uma das margens, que dizia na lingua indigena: «— *Olha o bicho bravo que vae descendo o rio na casca de páu*». (1).

Poucos momentos depois eram assaltados por uma alluvião de flechas disparadas pelos selvagens.

Chegando ás cachoeiras do rio e abaixo dellas, encontraram a tribo dos índios—Mucuinis—, raça differente da dos botocudos que ficavam acima das cachoeiras e que não eram errantes ou nomades como aquelles outros.

Esses índios, além de terem os olhos obliquos como os Chinezes, tinham uma linguagem tambem differente da dos botocudos e muito semelhante em grande numero de palavras á Chinezza.

Por exemplo:—As palavras— « *Tehone*—páu ; *Tehone pek*—lenha, tição de fogo ; *Tehini*— animal, carne—etc. etc. ; palavras estas que correspondem, segundo a opinião do Sr. Dr. Renault, a outras identicas na lingua chinezza e que representam as mesmas cousas.

Perguntando-se-lhes donde tinham vindo os seus antepassados, respondiam: « *Amóróni!* » e acrescentavam: « *ôh! ôh! ôh! ...* », pronunciando o—h— com aspiração guttural.

Na opinião do Snr. D.<sup>r</sup> Renault esses índios, si bem que descendendo da raça mongolica (como todos os demais da America), provêm muito directamente do ramo chinez, em vista da analogia de feições, de linguagem e da lenda do paiz longinquo de onde vieram os seus antepassados.

Parece que foi pela região abaixo das cachoeiras que os nossos viajantes já se achavam descalços, e os mantimentos que levaram ao começar a viagem, já de ha muito estavam consumidos.

A fome tambem houve de assalta-los no meio d'aquelles sertões, pois que passaram mais de 20 dias, não tendo outra cousa a comer senão os *rhizomas* de uma especie de *sambambaia-assú* que, apenas, lhes forneciam alimentação fraca, constituida por alguma mucilagem e amido, insufficientes materias para dar força a quem vivia dia e noite em trabalho afanoso e cheio das maiores attribulações.

Em consequencia d'isso um dos soldados não poude resistir e morreu de fome no centro d'aquelles invios sertões, onde foi sepultado por seus companheiros.

O Snr. D.<sup>r</sup> Renault, além de andar descalço e mal vestido, já tinha as pernas em feridas vivas, produzidas pelos espinhos de jape-

---

(1) O *bicho bravo*—eram os brancos e a—*casca de páu*—eram as canoas em que iam os exploradores.

canga, por varios cipós espinhosos e pelos cólmos cortantes de muitas *cyporaceas*.

Foi assim que chegaram á São José de Porto Alegre, povoação que fica na embocadura do rio Mucury, á sua margem esquerda, pertencente á Provincia da Bahia.

D'ahi seguiram as costas, marginando a Provincia da Bahia, e caminhando a pé pelas vasas de beira mar ou pela arcia humida que havia n'estas costas.

O trajecto de S. José de Porto Alegre á embocadura do Jequitinhonha é de cerca de 45 a 50 leguas; e d'ahi o Snr. D.<sup>o</sup> Renault, tomando o curso e o valle d'esse rio, internou-se de novo n'aquellas matas, e seguindo sempre — rio acima — achou-se novamente em Minas Novas (Estado de Minas), d'onde havia partido ha 15 mezes, tempo esse que durou a exploração.

Era tal o estado em que o Snr. D.<sup>o</sup> Renault chegou ao termo de sua viagem, que um amigo que d'elle se despedira quando partiu de Minas Novas para os sertões que ia explorar, lançou-se-lhe nos braços derramando lagrimas ao ve-lo descalço, roto macilento e em extrema magreza.

Julgamos que foi na sua volta da exploração do Mucury, que estando elle com o Snr. Monlevade, proprietario de uma fabrica de ferro em Itabyra, appresentou-se-lhes um sertanejo alto, barbado, de apparencia sympathica, pedindo-lhes para que examinassem e dessem a opinião sobre uma amostra de certo mineral que trazia do centro das mattas de Moribéca, na Provincia da Bahia.

O mineral foi examinado, e reconheceram ser uma rica galena argentifera.

O sertanejo informou-lhes que atrevesando o sertão de Moribéca, encontrou os restos de edificios de pedra, desmoronados, e as ruinas abafadas pela densa vegetação da matta, distinguindo-se caracteres desconhecidos em algumas pedras, reconhecendo vestigios do antiquissima mineração.

Estando tambem em Sabará, parece que antes de encetar a exploração, ali appareceu o celebre naturalista dinamarquez D.<sup>o</sup> Lund que vinha encetar suas viagens e explorações scientificas em Minas, e que tão inesperados resultados iam dar ao mundo scientifico sobre os restos da fauna ante-deluviana existentes nas cavernas calcareas da Lagôa Santa e Rio das Velhas.

O Snr. D.<sup>o</sup> Renault, confraternisando-se logo com o seu joven e illustre collega deu-lhe uma carta de recommendação, para um seu amigo, indicando tambem, ao D.<sup>o</sup> Lund a gruta do Ribeirão Vermelho como uma das mais importantes da região do Rio das Velhas.

Dirigiu-se para Ouro Preto para dar contas da sua exploração e appresentar o competente Relatorio ao Desembargador Antonio da Costa Pinto, que era então o Presidente da Provincia,

Estavam explorados os sertões do Mucury e reconhecidas as suas incalculaveis riquezas, faltando, apenas, que fossem utilizadas racionalmente e sob o impulso das idéas que o Snr. D.<sup>r</sup> Renault appresentava, afim de se alcançar o aproveitamento dos braços dos indios e o seu concurso a bem da lavoura, industria e commercio, cujo systema consistia em trata-los, sempre, amigavel, leal e fraternalmente.

Estas idéas eram muito judiciosas, muito humanitarias, de grande previdencia e muito racionaes.

Parece, porém, que não foi este o meio seguido na posterior colonisação da grandiosa região, pois as magnificas florestas do Mucury foram logo devastadas pelo machado e o fogo destruidor, reduzindo-se a cinzas, e sem grande proveito, toda aquella riqueza vegetal que a natureza empregou muitos seculos para crear.

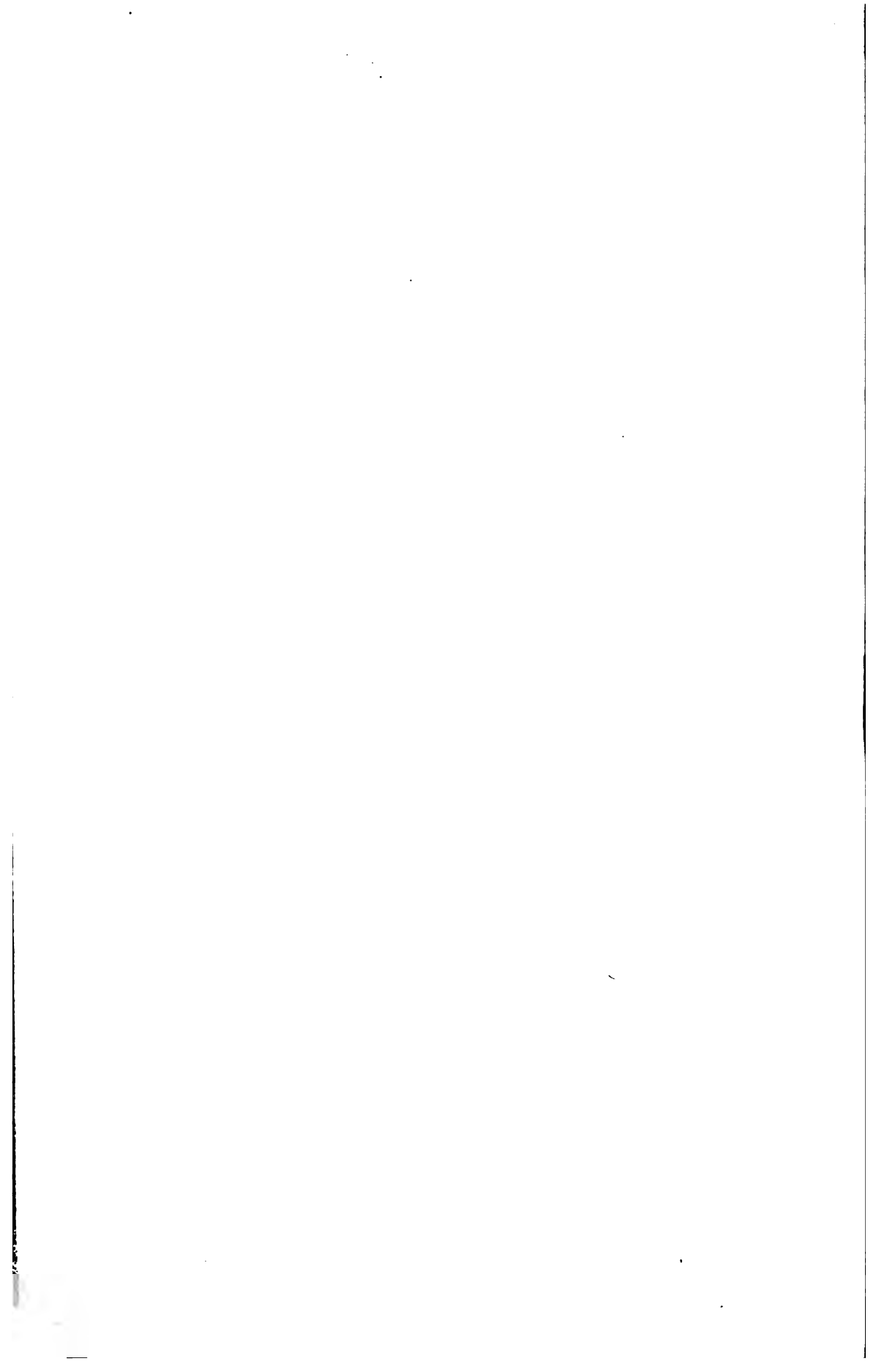
As tribus indigenas do Mucury, que podiam ser attrahidas por meios brandos, civilisarem-se e se tornarem valiosos auxiliares dos colonos mineiros, declararam-se inimigas, porque si algum indio (deseconhecendo o que é direito de propriedade), tirava algumas espigas de milho de uma roça, era perseguido e caçado a chumbo, nascendo d'ahi as represalias e as vinganças cruéis de que foram victimas muitos colonos.

Muitos são os dados que se poderão colher do Snr. D.<sup>r</sup> Renault, que me prestou sempre todas as informações que delle eu exigia ácerca das explorações feitas nos sertões da Provincia de Minas, onde as florestas e riquezas naturaes se appresentam pujantes e cheias de vida.

*Fr.<sup>o</sup> Leopoldino de Araujo.*



~~~~~  
RELATORIO APRESENTADO AO GOVERNO  
~~~~~



**Relatorio da exposiçãõ dos rios Mucury e Todos os Santos, feito por ordem do Ex.<sup>mo</sup> Governo de Minas Geraes pelo engenheiro Pedro Victor Renault, tendente a procurar um ponto para degredo**

Ex.<sup>mo</sup> Snr. Antonio da Costa Pinto. — Mandado pelo Ex.<sup>mo</sup> Governo de Minas Geraes a explorar (1) as mattas comprehendidas pelos rios Mucury e Todos os Santos, onde o mesmo Governo tenciona estabele-

---

(1) Como disse de principio, muitas explorações se fizeram das brenhas do Mucury. Vou cital-as, não me referindo á que levou a effeito o coronel Honorio Esteves Ottoni, por já o ter feito nas primeiras paginas deste trabalho :

— A primeira dessas explorações, creio, foi a que levou a cabo Bento Lourenço, e á qual se encontrarão referencias diversas no correr do presente Relatorio.

Della, parece-me, não ficaram documentos que nos possam dar moiores esclarecimentos.

— Viagem ás villas de Caravellas, Viçosa, Porto-Alegre, de Mucury e aos rios Mucury e Peruhype, por Hermenegildo Antonio Barbosa de Almeida, que com o dr. Caetano Vicente de Almeida (juiz de Direito da comarca de Caravellas) e o missionario apostolico Fr. Caetano Troina, e no intuito de cathechisar os indios e estabelecer uma colonia militar, empenharam-se na dura tarefa de penetrar aquelles incultos sertões.

— Pelos annos de 1815 a 1816, dois officiaes portuguezes (com um ouvidor) chegaram ás cachoeiras do Mucury, tendo-se delles perdido qualquer escripto sobre a viagem.

— 2 de Dezembro de 1808 — Em carta regia desta data ordena-se ao Governador de Espirito Santo que promova a navegaçõ do Rio Doce e que procure (á força ou não) submitter os botucudos.

— 3 de Maio de 1808 — Aviso ao Governador da Capitania, louvando « o habil e valoroso João do Monte da Fonseca pelo feliz encontro com o gentio botucudo, em quem matára a muitos, aprisionara 13 e lhes tirára o immenso roubo que q' levavam. »

Nesse aviso se declara mais o fazer guerra offensiva, perseguindo-os.

— 25 de abril de 1882 — Contracta o Governo da provincia com o cidadão Arthur Ferreira Torres a collocação de uma barca no Jequitinhonha,

(Nota de L, R.)

cer uma colonia de degredados e vagabundos, sahi aos 22 de janeiro de 1836 da Imperial cidade de Ouro Preto dirigindo-me a Sabará, onde tinha os meus instrumentos; esperei nesse lugar o Snr. Amedée Lavaisière, por quem devia eu ser coadjuvado n'essa commissão.

Chegado este, sahimos de Sabará, indo por Minas Novas e passando pela Villa de Diamantina, e sem querer entrar em superfluas minudencias sobre uma estrada de ha muito conhecida, chegámos á Villa de Minas Novas aos 18 de Março do mesmo anno, um mez depois da nossa sahida de Sabará.

Remetti no mesmo dia ao Presidente da Camara da dita Villa o officio do Ex.<sup>mo</sup> Governo, em que mandava que a mesma Camara coadjuvasse com todos os meios ao seu alcance a uma empreza de que devia resultar tão innumerous resultados a esta Comarca e á Provincia, em geral; mas direi a V. Ex.<sup>ia</sup> com muita magua, é tão lastimavel a posição dos *Minanorenses* e portanto de sua Camara, que não existia no cofre dinheiro sufficiente para pagar alguns — *proprios* — que a Camara tinha precisão de mandar.

A villa de Minas Novas, situada a 17.<sup>o</sup> 37' e 3' de latitude e a 40.<sup>o</sup> e 20' de longitude, foi outr'ora a metropole do commercio d'esta Provincia com a da Bahia, para onde transportava annualmente um sem numero de fardos de algodão, exportação esta que não só bastava para as necessidades publicas da Provincia, que infelizmente como as outras do Imperio, não usava senão de fabricas ultramarinas, como permittia tambem a muitas pessoas ajuntar consideraveis fortunas, que ainda existem em algumas mãos.

Porém o systema arruinado de agricultura, usado em umas terras tão favorecidas sobre diversos pontos, tem cançado as mesmas de tal sorte que hoje não produzem senão *carrascos*, debaixo dos quaes raros animaes, que por acaso resistiram a tão desastrosa peste, procuram algum alimento, que com difficuldade encontram; e o que é mais ainda a perda, por muitos annos, em Minas Novas, das sementes que produzem o algodão.

Algumas minas exploradas, tambem, no mesmo tempo, accrescentariam ainda a felicidade dessa Comarca, porém, trabalhadas a talho aberto, entupiram-se e fleou de monos aos *Minanovenses* a esperanza de verem-se levantar o seu paiz, por minas de ouro, que na verdade são todas de quartzo. o que augmenta ainda a inconstancia que geralmente caracteriza esse genero de riqueza.

Encontrei, finalmente, pedras preciosas a saber: *crysolithas*, aguas marinhas (do numero das quaes foi a tão afamada pedra de 16 libras que foi offerecida á Sua Magestade Dom João VI pelo seu descobridor) que serviam para augmentar um futuro não remoto á felicidade de Minas Novas.

Mas os botocudos Jiporocas, que com muito custo se haviam afugentado, e não se vendo sem pouca magua despojados de suas terras, fizeram um ultimo esforço e continuaram independentes a percorrer as suas vastissimas possessões.

A sua presença e as suas atrocidades horrorisam de tal maneira a alguns empregadores que essas riquezas poderiam procurar, que nenhum d'elles se atreve a ir sacrificar a sua existencia.

Presentemente os *Minanovenses* vivem sobre si mesmos e do que conseguiram ajunctar em tempos mais felizes.

Foi este o estado de pobreza em que achei Minas Novas, não lhe ficando para remedio á sua decadencia senão uma communicação mais immediata com o littoral do Oceano e ainda a cultura de fertilissimas mattas; portanto ocioso seria pintar a V. Ex.<sup>ta</sup> o enthusiasmo com que os Minanovenses me receberam, fazendo mil votes affirm de que eu desenvolvesse n'essa empreza toda a coragem, constancia e patriotismo que me poderia sugerir a minha patria adoptiva.

Apezar da penuria que já expuz a V. Ex.<sup>ta</sup>, muitos fazendeiros, vendo que por meio d'essa empreza podiam se livrar dos indios, fizeram uma subscrição que subiu a 117\$000, quantia esta destinada á abertura de uma estrada, diminuindo assim a despeza do governo.

Dirigi-me tambem ao Tenente-Coronel Francisco Innocencio de Miranda Ribeiro, encarregado pelo Ex.<sup>mo</sup> Governo, não só para dirigir a Commissão com os seus conselhos, mas tambem auxilia-la com dinheiro, tendo-se mandado uma lettra de 1:000\$000 que para esse fim foi destinada.

Esse digno e honrado militar prestou-se com todo o patriotismo e desvelo de que é dotado e de que já tem dado exuberantes provas, tendo, o mesmo Snr., dado todas as providencias necessarias affirm de que nada faltasse durante aquella viagem.

Estavamos promptos a principiar a nossa deligencia, não esperando senão a chegada dos soldados das divisões que por 2 vezes foram expedidos do Quartel Geral, precedidas de dez praças cada uma.

Tendo eu recebido, conforme determinação do Ex.<sup>mo</sup> Governo, a quantia de 200\$000 destinada á compra de brindes para os Botocudos, encarreguei ao Cidadão José Antonio Coelho de m'os comprar.

Chegados os soldados das divisões, sahimos, de Minas Novas a 25 de Abril, com grande receio dos habitantes de que pagassemos o dizimo ás mattas do Rio Mucury.

Seguimos sempre a direcção léste indo para a Fazenda da Conceição, da qual é possuidor o Snr. Antonio José Coelho, fazendeiro rico, de cento e tantos captivos, que sendo morador das encostas das mattas, tem soffrido immensos prejuizes causados pelos Botocudos—Nak-nanuks, que de vez em quando lhe fazem visitas sempre hostis

e perigosas, matando-lhe o gado e destroçando as suas plantações. (1)

E' na esperança de se vêr livre de semelhantes visinhos que esse Fazendeiro fez os maiores sacrificios, e ultimamente prometteu fazer (pelo Ex.<sup>mo</sup> Governo) uma estrada transitavel para os animaes—*car-gueiros*—até ao Rio Mucury.

Chegados n'esta Fazenda da Conceição aos 28 do mesmo mez de Abril, esperavamos contemplar d'esde então aquellas tão antigas e magestosas florestas; foi-nos, porém, necessario ainda pôr um termo á nossa impaciencia, porque tendo o Cidadão Antonio José Coelho aberto um espaço de caminho, seguindo os antigos vestigios de Bento Lourenço, que ali penetrou no anno de 1816, que foi impedida pela apparição de fumaça que se presumia ser dos Botocudos Jiporocas (cujo nome só basta para horrorisar não somente aos habitantes civilizados, como tambem aos seus proprios visinhos—os Nak-nanuks) voltou, e tomou outra direcção, abrindo uma estrada tendente a procurar as cabeceiras do mesmo rio na distancia de 12 leguas.

Depois de feita esta, pudemos enfim preencher os nossos desejos fazendo a nossa entrada por esse caminho aos 9 de Maio, acompanhados: pelo Capitão Antonio Gomes Leal, seu filho, um interprete e soldados das divisões, seguindo a direcção de léste-sudéste, sem ter tido nada de extraordinario a notar n'esta travessia, a não ser mattas ordinarias, pertencentes ao rio Setuval.

Chegados a esse ponto, onde acabava a estrada, fizemos um quartel, distante 1/2 legua das cabeceiras do Mucury, afim de podermos verificar si os arredores preenchiam as vistas do Governo, e por isso subi a uma alta pedra de formação granitica, podendo alcançar até uma distancia assaz consideravel para me convencer de que não podia ser este o logar adoptado; resolvemos, então, a acompanhar o curso do rio Mucury até encontrar a travessia da antiga estrada de Bento Lourenço.

N'esto ponto achei reunidos para mais de 300 Botocudos (entre homens, mulheres e creanças), da nação dos Nak-nanuks que, sendo mansos muitos delles tinham sido chamados pelo seu *capitão* — que hoje se entrega ao trabalho e vive muito amigo dos brazileiros, achando-se ao serviço na casa de Antonio Gomes Leal; e outros, —bravos—ainda, acompanhavam estes ultimos afim de partilharem dos brindes que eu fazia aos Botocudos mansos.

Os Nak-nanuks, cuja etymologia na sua linguagem quer dizer—*habitantes da serra*, (por ser com effeito verdade, visto como habi-

---

(1) O temor das hostilidades dos gentios era a unica causa de não serem habitadas e cultivadas as terras que se estendem além do rio Mucury.

(N. de L. R.)

tam as serranias que devidem as aguas dos rios Mucury e Gequitinhonha) fazem parte da grande e numerosa nação dos Botocudos, que chegados áquellas paragens ha 50 annos, mais ou menos, das partes (deve se suppôr do Norte) em numero immenso (apezar de todos os esforços que fiz para saber dos mais velhos de onde vieram e que marcha haviam seguido, nunca me souberam dizer) parece-me terem vindo da Asia, pelo estreito de Bhering quando o mar ainda não havia creado a passagem descoberta pelo celebre navegante que lhe traz o nome.

Atacavam, em diversos pontos e debaixo de differentes nomes, os antigos habitantes das mattas regadas pelos rios Doce, São Matheus, Mucury e Gequitinhonha; obrigaram, depois de ataques sanguinolentos, a nação dos indios, tambem dividida em grupos de differentes nomes, a se entregar á civilisação, resistindo, apenas, a este ataque geral os indios puris—, que ficaram nas suas possessões.

A sua linguagem, muito aspirada, tem uma semelhança extraordinaria com a chinesa, como se poderá facilmente reconhecer por um *vocabulario* que tirei; o seu semblante é bem parecido com o dos chinezes, seus cabellos pretos, lisos e duros; têm pouca ou mesmo nenhuma barba (supponho que a arrancam).

Elles julgam homens corajosos aquelles que têm muita barba e erescida, por isso só os seus capitães deixam crescer a barba (no quixo) para tornar patente o seu grande animo.

São de estatura alta, constituição forte e genio extraordinariamente vingativo e independente.

Este caracter moral da maneira por que são creados, pois tendo eu visto um filho que por ter sido castigado por seu pae (sem duvida por tel-o merecido) batera em seu proprio pae auxiliado por sua mãe, que lhe ensinou por esta conducta que nunca se devia deixar impune qualquer offensa.

O pae, com effeito, prestou-se ao castigo e provou com gritos e fingidas lagrimas que reconhecia a sua culpa.

As idéas religiosas são poucas ou nenhuma; apenas elles supõem a existencia de um — *ente supremo* — que chamam em sua linguagem — *Krenhouh Jissa Kijú* — (1) (Chefe grande), mas não lhe

---

(1) A respeito dos sentimentos religiosos dessa raça, nada de positivo se pode affirmar, attenta a discordancia profunda em que se encontram os diversos exploradores dessas paragens.

Na opinião de Hermenegildo Barbosa de Almeida, os aborigenes das regiões incultas das margens do rio Mucury conhecem o sentimento de religiosidade e acreditam num ente supremo a que chamam TUPAN.

Segundo o mesmo viajante, elles possuem a palavra CHRENTONE, que significa christão.

rendem culto absolutamente algum; pelo contrario quando tropeja, suppondo (pelo seu character já descripto) que não se pode aplacar a ira senão pelo medo, lançam flechas ao ar, com muitos gritos e dizendo: — *Krenhouh Jissa Kijú jak jemes* (que o chefe grande está bravo) e que precisam amansa-lo ou o atemorisar.

São nomades, isto é, nunca residem no mesmo lugar, e arrancham aonde com mais facilidade podem encontrar caça; são antropophagos e gostam principalmente de negros, que chamam — *Ankora* — (macaco do chão), porém nunca deixam de passar a carne ao calor do fogo; comem algumas raizes, e entre ellas a—*caratinga*—; tambem comem cipós, que contém secula assaz abundante e agradável.

Quanto ao mais ignoram inteiramente o uso de plantas medicinaes e somente os vi usar de um—*remedio*—que consiste em encher

---

O dr. Renault, ao contrario, diz que elles apenas supõem a existencia de um ente supremo, que chamam em sua linguagem — *KRENHOUH JISSA KIJÚ* (chefe grande), mas ao qual não rendem culto algum.

Mas «o selvagem brasileiro não tinha, nem podia ter, uma divindade superior, como essa que muito depois do descobrimento lhe attribuiram. Seria um facto unico em toda a ethnologia e estudos das manifestações do sentimento religioso no homem.

Os primeiros escriptores que o descreveram em plena natureza, e em toda sua pureza primitiva, Claudio de Abeville, Andre Thevet, Lery, Montoya, Gabriel Soares, Haus Staden, Anchieta, Nobrega, Cardim, todos formalmente lhe contestam a crença na existencia de Deus.

E quando a affirmassem, devia-se crer antes num defeito de observação que em tal existencia, pois ella se acharia em contradição flagrante com quanto se sabe de todos os povos em egual periodo de civilização.

TUPAN é uma criação européa, dos primeiros christãos que com elles tiveram contacto e systematizada pelos jesuitas. TUPÁ era o trovão, o raio manifestados na trovoadas, que como a todos os povos na infancia os aterrorisava. Naturalmente, como em todos os povos, a começar pelos aryas, succedeu, viram nesse phenomeno, que muitas vezes causava a morte e o incendio, uma personalidade, uma vontade, uma potencia, como viram em mil outros phenomenos. Mas foram, certamente, os europeus, os seus cathequistas quem, conforme com a velha e primitiva concepção theologica, que fez das raizes que nas linguas aryanas primitivas, como em todas as linguas, significam o céu, brilhar, reluzir, o brilhante, scintillar, o vocabulo de Deus, identificou para elles o trovão com uma divindade superior e dominadora, que elles absolutamente não podiam conceber.»

Mas para o dr. Renault essa entidade superior não era dominadora, pois os indigenas procuravam atemorizal-a com gritos e vozerias.

Entretanto, a solução desta questão interessante fica ao estudo dos competentes.

(N. de L. R.)

de eynza ou terra qualquer ferida que tenham, por mais profunda que seja.

São muito achacados a dôr de olhos.

Vivem em constantes combates com os seus visinhos ; as suas flechas são hervadas com o — ueurú—; vivem até muito adiantada idade, e um d'elles me pareceu ter para cima de cento e cincoenta annos !.

Abrimos uma picada, por entre brejos e pantanos, em uma distancia de dez legoas, onde encontramos vestigios do caminho seguido por Bento Lourenço ; o nosso mantimento ia carregado nas costas dos soldados, porém tendo nós encontrado outros Botocudos (da mesma tribu dos Naknanuks) mais bravos ainda e aos quaes nos foi necessario distribuir viveres para grangear-a sua amizade, fomos obrigados a nos estabelecer nas margens do rio Mucury e ahi fazer um—*quartel*—, pois o mantimento que tinhamos calculado poder durar dous mezes, já estava quasi acabado.

A picada que haviamos seguido era intransitavel para os animais cargueiros e distava doze leguas da Fazenda mais proxima.

Resolvemos dar promptos remedios aos nossos males, abrindo, do ponto em que nos achavamos, uma estrada que fosse encontrar a que Antonio José Coelho havia abandonado por causa dos Jiporokas.

Portanto aos soldados que dirigiamos, demos para esse fim todo mantimento que nos ficava, afim de que abreviassem um trabalho tão necessario : mas fomos illudidos, não indo nós mesmos assistir o trabalho (para que não augmentasse o gasto do pouco mantimento que havia, e assaz necessario aos trabalhadores) : assim, sem mantimento algum, em um lugar distante 22 leguas da primeira Fazenda, cercados de Botocudos (que muito embora tivessem relações comnosco, não deixavam de mostrar character hostile bastantemente accentuado), vivendo, como elles, de cipós e cocos de brejauba, sem apparecer caça alguma, afugentada ou destruida por tão extraordinario numero de pessoas, entregues a uma cruel fome, que conta, no meio de suas victimas, um velho soldado das divisões : luctando todos os dias com o desejo de desempenhar a importante commissão de que fomos incumbidos e pensando na deshonor que nos acompanharia por uma vergonhosa retirada, e ainda os sentimentos de humanidade, que me suggeria ao vêr os males de meus companheiros, desconfiado, ainda, de que os soldados que mandára abrir a estrada, haviam succumbido ás flechas dos Jiporokas, que já tinham feito recuar Antonio José Coelho, resolvi a me sacrificar ou socorrer os meus companheiros ; e 15 dias depois da sua partida, puz-me em marcha, acompanhado pelo capitão Antonio Gomes Leal, seu filho e mais dous soldados, tendo deixado o Spr. Amedée Lavaissière com

seis soldados, duas ordenanças e alguns botocudos mansos que já se achavam ao nosso serviço.

Promettemos-lhe breve soccorro; e no 5.º dia depois de tão penosa viagem, privados do sustento necessario, tivemos a felicidade de encontrar um dos filhos do Capitão Antonio Gomes Leal que vinham soccorrer os soldados que eu havia mandado.

Pedi-lhes que fossem com brevidade prestar soccorros ao quartel do Mucury, e eu, seguindo a minha viagem, acompanhado por dous soldados, tratei de abreviar a conclusão da estrada.

No dia seguinte ao da minha chegada na Fazenda da Conceição, voltando para o quartel do Mucury, com as ferramentas necessarias e os soldados da divisão, que se achavam na referida Fazenda, abri cinco leguas do estrada, n'esta parte, em quanto que o Capitão Antonio Gomes Leal abriu em outro ponto, igual distancia até nos encontrarmos, tendo eu feito pontes em todos os ribeirões, indo chegar justamente á margem do Mucury, onde estava estabelecido o Quartel, communicando-o com a outra margem do rio por meio de uma ponte que fiz construir sobre elle.

Foi na occasião em que estava abrindo esta estrada que tive occasião de fazer experiencia de uma fructa que tem toda a semelhança com a — *noz moscada* — da India, e que eu suppunha, por essa razão, ter identicas propriedades; e sentindo-me com uma febre bastante forte, causado, soffrendo um inverno rigoroso, fiz d'ella bebida que me foi tão favoravel e proveitosa que fiquei immediatamente alliviado do encommo.

Algumas d'essas fructas se acham commigo, que poderei mostrar si assim o determinar V. Ex.<sup>ta</sup>.

Tambem n'esta mesma occasião, experimentei uma canella que não é boa como a da India, mas que cultivada será em tudo igual a ella.

As diversas quinas conhecidas no Brazil, existem ahi em abundancia, e devo principalmente notar uma de casca fina, vermelha e que compete em tudo com a do Perú, devendo-se observar que o effeito febrifugo d'aquella é devido á *chinconina* em quanto que o effeito desta é devido á *quinina*.

O *sassafras*, por ser muito conhecido no Brazil o seu effeito, e existir em tamanha abundancia n'aquelles sertões, não merece senão uma simples referencia.

A *congonha* — encontra-se tambem, a cada passo, de diferentes qualidades e todas boas.

Até ao ponto em que estava feita a estrada, abandonada por Antonio José Coelho, as terras ainda são vertentes do Joquitinhonha, porém deste ponto para deante começam as vertentes do Mucury, e mudam-se completamente as mattas, que desde logo tomam outro aspecto.

A' vista destas mattas tão vastas, gigantescas, bellas e ricas regadas por tão abundantes rios ; á vista desses magestosos arvoredos, cujas frondosas copas impediam a penetração do Sol até as humildes plantas que rastejavam no chão ; á vista d'esses enormes cipós que se estendiam de uma a outra arvore e assim pareciam ligá-las para resistirem á impetuosidade dos ventos ; á vista d'esses outros mais finos que humildemente se serviam dos troncos das arvores como amparo á sua ephemera duração ; á vista de tudo isso, a minha imaginação me representou o emblema da sociedade, prescrevendo-me as regras que a devem reger.

Emquanto estava fazendo a ponte, no Mucury, para passar os animaes cargueiros, o sr. Amedée Lavaissière, continuava a estrada que se dirigia a Todos-os-Santos, e ahi chegamos todos aos 2 de agosto, (terça-feira) seis dias depois de sahir do rio Mucury, onde havia deixado a ordenança Fagundes com alguns outros soldados das divisões que deviam me aguardar n'esse ponto.

A estrada que vae até Todos-os-Santos (chamado na linguagem dos Botocudos Tenta-hó) dista 20 leguas do rio Mucury.

Esse rio já foi visitado pelo Coronel Bento Lourenço e algumas *bandeiras* que alli tinham chegado e voltaram impedidos pelos Botocudos que lhes mataram tres ou quatro companheiros.

Esse logar tinha adquirido fama das mais extraordinarias riquezas possiveis, a saber : diamantes, esmeraldas, aguas marinhas, e crysolithas, que disputavam ao afamado rio a honra e o privilegio de serem arrastadas, no seo leito, pelas suas aguas correntes, que se iam junctar ás do Mucury de que é tributario,

Mas estudando a constituição geologica do logar e todos os indicios que me pudessem denunciar a presença de tão apreciaveis mineraes tive o desengano dessas suppostas riquezas, e reconheci que as aguas d'aquelles rios não carregam senão os despojos das ricas florestas que regam.

Em quanto eu me occupava n'estas dittoeis investigações que foram sem proveito, o sr. Amedée Lavaissière foi visitar a serra chamada das Ametistas por suppo-la composta de pedras do mesmo nome e que se achava a 2 leguas de distancia do Quartel de Todos-os-Santos, não podendo eu, pelas amostras que me trouxe o mesmo sr., provar a supposta existencia de *ametista* n'aquella formação de accumuladas materias mineraes.

Aos 7 de Agosto chegou o soldado Innocencio, sendo portador de um officio de V. Ex.<sup>ta</sup> communicando-me os desejos que tinha de ver explorado o rio Mucury até á sua foz, ou embocadura no Oceano Atlantico.

Depois de sua volta da serra das Ametistas, dispoz-se o sr. Amedée ir á Fazenda da Conceição providenciar alguma cousa necessaria

para a viagem, ficando a meu cargo toda a triangulação do lugar destinado ao degredo e exploração (por terra) do rio Todos-os-Santos.

Portanto aos 8 do mesmo mez de Agosto, o sr. Amedée partiu com destino á fazenda da Conceição, e logo no dia seguinte comecei a exploração do rio Todos-os-Santos, que corre com enorme differença de nivel, atravessando grandes rochedos, que produzem n'elle immensas cachociras; as aguas que correm em seu leito são em pequena quantidade, tornando a sua navegação custosa.

Na distancia de doze leguas até a sua barra, correm vinte quatro correjos dos quaes sómente cinco d'elles conservam a agua no tempo da secca; não obstante esta falta no tempo da secca, podem industriosos colonos se utilizar de suas ricas mattas.

Durante essas digressões não encontrei os Jiporocas apesar dos esforços que fiz para chama-los á cathequização, si bem que tivesse encontrado frescos vestigios que testemunhavam a sua incontestavel presença.

Todas essas explorações estavam sendo feitas com a bussola na mão tomando todas as voltas do caminho pelas diversas direcções que tomava a agulha magnetica, e regulando com o relógio a distancia percorrida.

Este methodo, que não é de exactidão mathematica, não merece o nome de topographico, mas sim o de reconhecimento de terreno; outro meio é porém, impraticavel até hoje n'essas matas tão sombrias.

Os dous pontos necessarios do mappa são exactamente conhecidos, sendo cada um delles determinado pela sua Latitude e Longitude.

Emquanto eu explorava o rio Todos-os-Santos os soldados das divisões estavam empenhados na construcção das canoas que nos deviam conduzir até o Oceano, e logo depois do meu regresso fui medir o lugar destinado ao dicto degredo, e que se acha distante 4 legoas do rio Todos-os-Santos, nas serranias que dividem as aguas do Mucury e Todos-os-Santos, tendo subido ao cume da serra a fim de poder fazer a medição.

A natureza já havia destinado este lugar para semelhante empresa.

Grande numero de serranias quasi inacessiveis ao homem cerca este reducto em uma distancia de duas legoas sobre meia de largura; dous ribeirões que nunca seccam, e mattas fertilissimas o cobrem, não existindo senão duas entradas e uma bocaina por onde passa o ribeirão.

Assim com certas obras que poderão ficar em 25:000\$000, ahí poderão ser guardados e seguros os criminosos que forem remettidos, sem jamais poderem conservar esperanza de se evadirem; e se tal acontecesse teriam uma matta de 40 legoas a atravessar até chegar

à primeira Fazenda, e não lhes deixando armas de qualidade alguma como também mantimento á sua disposição, parece muito custoso poderem se evadir.

A colonia ahi estabelecida, estará limitada de uma parte pelo rio Mucury, da outra pelo rio Todos-os-Santos, fazendo um triangulo isocetes de 20 leguas de um lado, 12 de base e 10 de altura, appresentando portanto uma arca de 120 leguas.

Os criminosos principaes ficariam circumscriptos a uma area fechada trabalhando a terra durante o dia, e sendo recolhidos a noite.

E em logar dessa ociosidade que se entregam os criminosos recolhidos nas cadeias publicas, ver-se-hiam obrigados a trabalhar, e talvez que lhes voltasse o amôr ao trabalho e por essa obrigada applicação (esquecendo os vicios acoimados em seus corações) tornassem a ser uteis á sociedade e a si mesmos.

Para este fim deverá ser formado um quartel de divisão composto de 80 praças, repartidas em diversos destacamentos, conforme exigirem as circumstancias.

Acho aqui occasião de falar no *gonum* que alguns chamam *azogue vegetal* ou também Anna Pinta, e que se acha em grande abundancia n'essas paragens.

O seu effeito em muitas enfermidades é assáz conhecido pela Faculdade de Medicina do Rio de Janeiro.

Merece maior attenção (por não ser conhecida) uma fructa cujo oleo extrahido tem a propriedadc de combater as mais pertinazes empigens.

Algumas dessas fructas acham-se em meu poder, e farei a este respeito o que determinar V. Exc.<sup>ia</sup>

Encontrei também outra fructa que sendo cultivada poderá ficar uma das melhores que temos e que os Botocudos chamam de *Kupamja*.

A ipecacuanha (poaia) impede pela sua abundancia o progresso de muitas outras plantas que nascem nesses logares.

Havendo finalmente terminado a medição do degredo voltei para o quartel de Todos-os-Santos onde achei tudo prompto para a viagem, esperando apenas para me embarcar pela presença do sr. Amedéc; e receando ao mesmo tempo embarcar só com os soldados, e descer o rio ainda intransitavel, por não ser ainda navegado, esperei 6 dias, vivendo no meio da matta, unicamente com dez soldados, quatro botocudos mansos, um — *lingua* — e o meu camarada.

A estação pluviosa que já estava adeantada, e que ia tornar impossivel a navegação do Mucury; o grande empenho e desejo que eu tinha de levar a effeito a empresa começada, resolveram-me a embarcar aos 13 de Setembro com 7 soldados, 4 Botocudos, um — *lingua* — e o camarada tendo enviado os outros para se ajuntarem aos que se achavam no quartel do Mucury, onde de ante mão tinha dado pro-

videncias para que no meu regresso encontrasse os mantimentos necessarios.

A este respeito officiei a V. Ex.<sup>ta</sup> aos 10 de Setembro, relatando igualmente o que havia até então occorrido.

Esprei neste logar o sr. Amedée, e tinham já decorridos 36 dias sem delle ter noticia alguma.

A ordenança Lourenço achando-se doente não me poude acompanhar e voltou para a Fazenda da Conceição.

Embarcando-me finalmente aos 13 de Setembro de 1836, encontrei tres dias depois (16) a barra do rio Todos os Santos no Mucury

O rio Mucury até encontrar o rio Preto, que desagua n'elle, na parte norte, é largo e magestoso; para baixo do Rio Preto encontra-se o primeiro cordão de serranias, sobre as quaes elle faz grande numero de contaipadas e travessões, que apezar da muita correnteza não offerecem nem difficuldades, nem perigos aos navegantes, podendo asseverar a V. Ex.<sup>ta</sup>, que sómente tres vezes tivemos de conduzir as cargas na distancia de 40 a 50 passos apenas.

No 7.<sup>o</sup> dia de viagem, logo para baixo do Rio Preto, tive o primeiro encontro com os botocudos selvagens (da nação dos Jiporocas) em numero de 25 arcos; pouco mais ou menos 80 pessoas.

Não presentiram elles a nossa chegada por causa das muitas precauções que tomei, ordenando sempre que não dessem tiros, nem gritassem, pois não desejava encontral-os com tão pouca gente (da minha parte), e tão minguados socorros; e graças a essas precauções, escapamos milagrosamente de diversos ataques a que talvez não resistissemos com facilidade.

Impedidos, pela violencia com que desciamos, de nos lançarem flechas, avisaram com gritos estrondosos, aos seus companheiros que iam rio-abaixo.

Mandei então parar as canoas no meio do rio, e por meio do — *lingua* — que commigo levava, e depois de ahi permanecermos até á noite resolveram chegar a falla.

Reparti entre elles algumas ferramentas, que para esse fim levava, e pelo que pude colligir, elles nunca tinham conhecido pessoa alguma civilizada, não vendo nas suas possessões cousa alguma por que pudesse descobrir indicios do uso de ferramentas, como tambem lhes eram desconhecidos os mais usuaes viveres usados pelos habitantes da Provincia.

Passei a noite no meio d'elles, e já adormecendo, quando sahirão

---

(1) O rio Preto é confluyente do Mucury e nelle (segundo tradições) existe grande abundancia de mineraes,

todos com as flechas mettidas nos arcos, cercando-nos e tomando a sahida das canoas.

Dei immediatamente ordem aos soldados para que tivessem promptas as armas, caso fosse necessario usar d'ellas.

Conhecedor dos seus instinctos, sabendo que não nos faziam mal sinão por traição, tinha certeza de que nada nos faziam si vissem qualquer pessoa accordada.

Suponho que o projecto d'ellos, apezar de aparente amizade que nos testemunhavam, era o de nos tirar a vida, apoderando-se do que existia nas canoas.

Embarquei-me no dia seguinte bem cedo e já com a noticia de outra tribu que se achava *rio-abairo*.

No 8.º dia de nossa viagem, tivemos a infelicidade de ver-se submergir a canoa que levava o mantimento, vivendo nós, até chegarmos ao Oceano, de pouca farinha, que se havia salvo, sem nos podermos utilizar da caça que apparecia para não dar a conhecer aos selvagens a nossa presença por aquellas paragens.

Todos os objectos conduzidos na canoa, tanto pertencentes ao Governo como aos soldados, perderam-se.

Tres dias depois tive um segundo ataque de outra tribu que se achava logo ábaixo da ultima cachoeira: esses nos haviam presentido, e por isso, fazendo emboscada, já nos esperavam na entrada de um boqueirão, onde o rio muito diminuto em largura, permittia-lhes esconderem-se atraz das pedras que ali se achavam.

Chegados á entrada do boqueirão, que não nos permittia mais voltar (caso entrássemos), e já arriscados pelos vestigios que appareciam, e avistando uma fumaça na parte Norte do rio, mandei embicar a canoa na parte contraria, e ainda não tinhamos desembarcado, quando um numero consideravel de flechas lançadas de distancia muito proxima nos mostrou o eminente perigo, mas protegidos pelos troncos das arvores, aonde nos abaixavamos. mandei-lhes dirigir a palavra, convencendo-lhes de que não era nosso intento fazer-lhes mal algum e que pelo contrario lhes traziamos instrumentos mais faceis e mais violentos dos que usavam.

Nada aplacava a ira que lhes causou a nossa presença.

Cada flecha era novo trabalho para mim que já não podia conter os soldados que anhelavam responder com tiros.

Perdidos seriam para sempre, os nossos trabalhos, e para sempre fechadas essas mattas ao elemento civilizador, si dessem algum tiro. porque instigados pelo caracter moral de que já fiz menção, principiariam uma guerrilha interminavel, como si vê ainda nos botocudos do rio Doce que quasi sempre atacam os passageiros si bem que entregues á civilização,

Vendo assim, que nem as promessas, nem outros meios faziam demover-lhes a ira, usei de um strategema que satisfez cabal os meos intentos.

Tendo eu sabido pela tribu que deixei atraz que existia uma rixa entre esses botocudos e os indios de beira-mar, (chamados na sua linguagem: *Makão Kugi* — indio pequeno), aproveitei-me dessa noticia e disse-lhes que havendo sabido nos paizes longinquos d'essa rixa e os prejuizos que lhes causavam esses inimigos, vinha para auxilia-los.

Immediatamente longe de nos hostilizar, fazendo-nos gestos de alegria e satisfacção, pediram-me que não tardassem em vingá-los.

Reparti entre elles o restante da ferramenta que trazia, e ficando muito satisfeitos, prometteram-me não atacar mais a pessoas que por alli passassem.

Depois de tão innumerados trabalhos, cheguei aos 29 de Setembro á barra do rio Mucury, onde desagua no Oceano Atlantico, tendo-o explorado e tomado todas as suas voltas por meio da bussula e regulada a celeridade da canôa por uma ampulheta que fiz, e uma corda a qual tinha amarrado um peso para servir de ponto fixo: esta corda era dividida em metros e conforme a celeridade da canôa se desenvolvia mais ou menos durante o tempo em que vasava a sobredita ampulheta.

O rio Mucury corre para Leste-Sudêste e serve de limite natural ás provincias brazileiras do Espirito Santo e Bahia (pelo Norte).

A trinta leguas *rio-arriba* existe outro limite natural entre a Provincia de Minas (ao Oeste) e Bahia (a Leste); é uma cordilheira que corre de Norte a Sul, e na qual tem nascimento muitos rios.

D'esta cordilheira em diante o rio corre com muita mansidão, e é chamado pelos naturaes — *Rio de Arca*—.

A barra do Mucury é uma das melhores na costa do Sul do Brazil, pois tem canaes de 8,14 ou 18 palmos d'agua (maré baixa), com fundo de lama e agua doce para as embarcações.

No pontal feito pelo rio e o mar existe uma pequena villa, composta de quarenta fogos habitada por pescadores, cujo aspecto e existencia é o mais miseravel possível (chama-se villa de S. José do Porto Alegre).

Está situada a 18° e 30' de latitude e 41° 37' e 30" de longitude, e habitada pelos antigos indios — *Mukuinis*— que vieram nestas costas procurar um refugio contra os ataques dos botocudos — *Jiporokas*.

As margens do rio são ferteis em madeiras de lei, a saber: *jacarandá, cabiana, vinhatico, balsamo, ipé, jiquitibá, aroeira e brauna*.

Não tem ramo algum de febres malignas, nem sezões, vantagem que bastaria para torna-lo preferivel aos rios Doce e Gequitinhonha, cujos habitantes são diariamente assolados por innumeradas epidemias.

Além de todas essas vantagens, offerece uma navegacção (que

principia da barra do rio das Americanas, que desagua nelle na parte do Norte) menos perigosa e mais rapida.

O unico obstaculo que se offerece, pois, a pôr uma communicação por agua entre esta tão desgraçada Comarca de Minas Novas, é o numero de Bugres que infesta as margens do Mucury, obstaculo este muito facil de se solver. confiando-se a um homem de zelo, prudencia e capacidade reconhecida a cathequização dos selvagens habitantes d'essas mattas; e estou certo de que no espaço de dous annos, contará o Governo d'esta Provincia mais este elemento de prosperidade em seu seio.

Por esta obra de philanthropia e de dever, estarão francas aos emprehendedores as riquezas existentes no rio das Americanas.

Tendo eu perdido a esperanza de voltar pelo mesmo caminho (rio acima) por causa de uma grande enchente, e não querendo esperar para não perder algum tempo que me não pertencia, resolvi-me a costear o mar (por terra), dirigindo-me para Norte, procurando a estrada que acompanha as margens do Gequitinhonha e seguindo-a até Porto Seguro, distante 40 legôas da Villa de São José de Porto Alegre.

Rompendo a picada chamada das boiadas, achei-me, no fim de 5 dias de viagem, na estrada do Gequitinhonha, até á barra do Arassuahy (seu confluente) e chegado ao Calhão (dirigi-me para a Fazenda da Conceição, onde cheguei aos 14 de Novembro depois de haver percorrido 150 legôas desde Porto Alegre até á Fazenda do Coelho, como se poderá vêr no mappa que tenho a honra de appresentar a V. Ex.<sup>ta</sup>).

Durante esta viagem gastei com 15 pessoas a quantia de 110\$000.

A navegação do Gequitinhonha, que tambem tive occasião de explorar, é a peor, possível, e não o permite alimentar esperanza de se verem facilitados em seu seio os meios de communicação, sem contar ainda no numero das difficuldades as sezões que assolam annualmente os habitantes, que contam no meio das vietimas, uma decima parte de suas povoações.

No dia seguinte ao da minha chegada na Fazenda da Conceição, tratei de fazer o Relatorio que vos appresento.

Chegando á Villa de Minas Novas aos 3 de Janeiro do corrente anno, onde me occupi em finalizar as contas relativas á expedição, puz-me em marcha para essa Capital, passando pelas Villas de Diamantina e do Principe.

Cheguei finalmente a esta Capital aos 21 de Fevereiro, onde tenho tratado dos ultimos retoques na prestação de contas da incumbencia que me coube.

O Governo poderá tirar da miseria e penuria a que está entregue a Comarca de Minas Novas, que por meio da navegação por mim

---

indicada, e cujos serviços poderão ficar em 20:000\$000, abrirá comunicação immediata com Oceano, podendo-se ir de Minas Novas a Porto Alegre em 13 dias (com canôas carregadas) e d'ahi por mar até á Bahia em 2 dias.

Deve, porém, ser preferida a navegação para o Rio de Janeiro, apezar da inconstancia dos ventos que sopram de Leste Nordeste, podendo-se fazer esta viagem, de Porto Alegre, em 3 dias.


Entregando á V. Ex.<sup>ta</sup> este meu trabalho, reclamo, de um lado, a indulgencia por algumas faltas imprevistas, e alguns erros, que si os tive, foram dictados pelo amor e grande interesse que tomei por esta tão grande, ardua e melindrosa tarefa, e vangloriando-me si por esses limitados serviços, puder pagar o tributo de reconhecimento á tão conhecida hospitalidade desta rica e bella Provincia.

Deus guarde á V. Ex.<sup>ta</sup>

Ao Ill.<sup>mo</sup> Ex.<sup>mo</sup> Snr. Antonio da Costa Pinto, Muito Digno Presidente d'esta Provincia.

Do encarregado da expedição, — *Victor Renault.*

Ouro Preto, em 2 de abril de 1837.

~~~~~  
VOCABULARIO  
~~~~~



**Vocabulario da lingua dos Botocudos, Nac-nanuks e GIPOROCAS, habitantes das margens dos Rios Mucury e Todos-os-Santos, tambem identico ao dos Kraik-mús habitantes das margens do Rio Gequitinhonha (1).**

N. B.—Sendo muito aspirada a linguagem dos Botocudos, e não havendo na lingua Brasileira letras que correspondessem bem ao som exigido, foi preciso recorrer ás letras de outros idiomas, assim foi applicado o jota hespanhol todas as vezes que se quiz dar hum

---

(1) No vol. correspondente ao 2.º semestre, da *Revista* do Instituto Historico Brasileiro, encontram-se algumas notas ligeiras que se referem aos indigenas do Mucury, acompanhadas de um resumido vocabulario.

Julguei opportuno transcrever para aqui o que possa interessar aos estudiosos que, compulsando este trabalho, nello encontrarão o que de mais importante se refere a esses indigenas.

E' este o vocabulario, que vem seguido da *nota* que transcrevemos:

O idioma dos indios das brenhas do Mucury

Amonerim	Vamos embora.
Arec	Pequeno.
Barom	Soldados, batalhão.
Bentonhe	Christão.
Caraca	Faca.
Caractan	Foice.
Carapok	Machado.
Chomorone	Mato.
Crene	Cabeça.
Crene cotin cote	Dóe-me a cabeça.
Cuparaga	Onça.
Epok	Peixe.
Icau	Pae.
Impó	Pés, mãos.
Inhapú	Mãe.
Ink jae	Irmão.
Jacano	Marido.
Jacaua	Amizade.

som aspirado, como v. gr. uruju e vai adiante escripto (asp.) dando assim a entender que o jota deve ter uma pronuncia espanhola; quando não existem as letras asp. é porque deve ser pronunciado o j como se usa na lingua Brasileira. O h, tambem quando for aspirado levará as letras (asp.) e deverá ser pronunciado como o Ha allemão, isto é com toda a força possível e não levando as letras (asp.) entrará na regra ordinaria da lingua Brasileira. As linguas dos habitantes das selvas Brasileiras são essencialmente negativas, caracteristico de todas as indoles melancholicas tão naturaes em entes que tem vida negativa nos immensos bosques onde a mór parte das vezes lhes faltão todos os recursos necessarios para não cahirem de inanição: assim dizem iak-geme-amenuk para dizer que são manços e que estão de paz (litteralmente, não sou bravo) para exprimir possessão dizem anqui-menuk (litteralmente, não estou sem priva

Jac-jec	Ouviu ?
Impangue	Cançado.
	{ Estamos em paz. Póde chegar. Seja bem vindo.
Jac jemenú	{ Pela mesma maneira se exprimem nos sentimentos que indicam benevolencia, amizade e harmonia.
Jampec	Fogo.
Jampec uruju que geme	Faz muito fogo em minha casa.
Jucana	Rapariga.
Macou	Anzol.
Mavonhe	Mau.
Mo-ok de jácjú	Peixe grande.
Pao-inkok nok	Mandioca.
Pani	Farinha.
Tarú-amporu	Fresco.
Que jeme	Casa, domicilio.
Sincorana	Tenho fome.
Sincorana pani nun cute	Dá-me farinha, que tenho fome.
Temprano	Dia.
Tupan	Deus.
Uamanque jepé	De pressa
Um pipe	Quero.
Um pipe-nú	Não quero.
Urone	Alto.
Urufú	Muito.

Do que podemos ajuizar, o idioma dos indigenas que habitam as breuhas incultas do Mucury e muito resumido.

Falam quasi sempre cantando, produzindo na pronuncia um som guttural.

(N. de L. R.)

ção) (anqui) e na verdade entes como estes vivendo continuamente a procura de caça e raizes para sustentarem-se e que a mór parte das vezes lhes faltão (com quanto se creia geralmonte o contrario) como podem dizer que possuam com que sustentarem-se? só podem afirmar que n'aquella occasião entendem que não soffrerão privações (anki-menuk).

A lingua sendo a expressão da indole dos póvos como poderia ser florido o idioma d'estas creanças da natureza? hé composta quase toda de dous substantivos ou raizes, as quaes quase sempre são por onomatopéas: e toda a via quanto não é expressiva e até mesmo significativa esta linguagem dos homens da natureza da qual Virgilio se aproximando mereceo até hoje os louvores dos entendidos.

Este trabalho muito defeituoso é verdade, precisa de rectificações que não me forão possiveis fazer no meio das mattas em que vivi, escrevendo a mór parte das minhas observações em caseas de palmitos, sendo alem d'isso sobremaneira custoso alcançar d'esta podre gente alguma informação que por demasiadas vezes não entendião e que d'elles se exigia; faltão por conseq.<sup>ca</sup> muitas expressões, muitas significações que com a frequencia e ajudados por este pequeno vocabulario poderão alcançar as pessoas que se dedicarem a este trabalho, sobretudo se como eu, não tiverem a lutar com tribus bellicosas, soffrendo fome, sêde, nudez e todos os flagellos que podem assaltar n'este mundo ao homem, que entranhando-se nas mattas incultas e desejando chamar ao gremio da civilisação estes entes miseraveis, ainda se via obrigado a soffrer com toda a moderação os insultos que na sua bem fundada desconfiança lhe dirigião, a fim d'esta arte não se parecer com os feroses hespanhoes na conquista do Mexico; d'estes insultos resultarão sempre faltas de recursos; pois sitiados por aquellas tribus durante 3, 8, 15 e até 23 dias, tudo faltára na occasião, e a propria caça passava impune perto de nós, pois que para usarmos de nossas espingardas, dariamos indicio de resistencia ou manifestações hostiz e longe de mim semelhante proposito, pois que só anhelava paz e amisade como felizmente creio ter conseguido, não tendo a me exprobar durante os 14 mezes da minha residencia na matta, a menor offença feita a estes entes tão fracos e tão merecedores de toda a compaixão do Governo: são amorosos em extremo, prova o meo pobre Alonso, botocudo de 12 annos que morreo definhado de saudades por ter-me ausentado d'elle 15 dias; voltei a tempo p.<sup>a</sup> velo ainda, mas o mal tinha lavrado e não pude mais salva-lo.

<b>Abaixar</b>	iejok.
<b>Abandonar, largar</b>	apône.
<b>Abelha, mel</b>	pang.
<b>Latir</b>	encão-juanne.
<b>Abrigo, esconderijo</b>	jionne.
<b>Accompanhar, seguir</b>	indijione-mú.
<b>Parir</b>	kruknim-intá.
<b>Acto da propagação</b>	tcok-tcok.
<b>Pendurar</b>	tokonne-apok.
<b>Ajuntar</b>	ari.
<b>Abraçar</b>	amerek.
<b>Apontar afinar</b>	tchon-gdunne.
<b>Saudades, pezares</b>	a-nein.
<b>Ajudar</b>	autumme.
<b>Gavião</b>	ohho (asp.).
<b>Azedo</b>	kui.
<b>Pontudo</b>	gdunne.
<b>Amolar</b>	angreuk.
<b>Amolado, alisado</b>	kmereppe-jikaramme.
<b>Aza</b>	kmak.
<b>Amar</b>	pramme.
<b>Odear</b>	pramme-menuk.
<b>Ar</b>	paovi.
<b>Ir, andar</b>	mú.
<b>Ir-se</b>	anti-mène.
<b>Accender</b>	hène (asp.)
<b>Postema, furunculo</b>	mojon.
<b>Ausencia, foi-se embora</b>	makin.
<b>Espia, tocaia, emboscada</b>	jiionne.
<b>Irritar, offender</b>	ampote-ijak-jèmes.
<b>Ajoelhado</b>	kri-ie-jok.
<b>Duvidar, suppor</b>	mantchou.
<b>Sêde, seccura</b>	muguangue-pramme.
<b>Emmagrecer</b>	knienne-ati.
<b>Amarrar</b>	aguik-aratte.
<b>Chamar</b>	poró.
<b>Trazer, conduzir</b>	tatte-ni.
<b>Amargo, forte</b>	mugnan-krok.
<b>Levantar-se</b>	mú-him.
<b>Amolecer</b>	teu-ignoek.
<b>Isca para apanhar caça</b>	tetrine-athué-kninknine.
<b>quer dizer litteralmente:</b>	carne cortada pequenina.
<b>Espinha de peixe</b>	ampok-djek; osso de peixe.
<b>Brincar, divertir</b>	intchó-antchu-mène.
<b>Ananaz-bravo, gravatá</b>	putte.

Burro, besta	mgro-jomme-grak-orône.
quer dizer litteralmente:	orelha-grande.
Acabado, finalizado	nojomme.
Páo que passáo nas orelhas	bétó-apok.
Dar annuncio, fazer saber	hac (asp.)
Animal — bixo qualquer	tchine.
Estar vivo, existir	knang.
Adiante	knauri.
Gruta, lapa, profundidade	nak-má.
Apasiguar (I)	ampang-nu-tepp.
Ver, enxergar	pôme.
Esteio, estaca	tchone-apé.
Depois	indijôré.
Meio dia (II)	trarú-pompeú-tchepp.
Depois do meio dia	tarú-gnigúine.
Ainda	kuanuk.
Arvore, páo	tchone.
Folha	gdeute.
Desconhecido	nuk-kuang.
Este	nim-jôme.
Arrancar	antik.
Parado	mú-him.
Atrás	djôré.
Páo que passáo nos beiços	bétó.
Chegado	gnering-guep.
Arredondar	con-tú.
Assasino	nampeuk-djadjj.
Ajuntar-se	tknó-kré.
Assentar-se	nak-hep (h. asp.)
Bastante	henamù.
Alcançar, apanhar	anti-mène.
Esperar	mú-him-krè-munguèrá.
quer dizer litteralmente:	vá—até aqui espero.
Comer, engulir, tragar	numkutte.
Hontem	tompran èra.
Com, juntamente	intchó.
Hoje	tompran.
Meo	gnuk.
Tenho	na-kati.
Perto	guaré.

(I) Quer dizer litteralmente: briga não, vai assentar.

(II) » » » : sol no meio-pendurado.

Tambem	na-kati.
Nada na mão	antcheuk-bocuri.
Sacode malhas, q. serve p. <sup>a</sup> carre- gar, e q. os praticos appellidão balaio	tang.
Guerreiro, valoroso	gni-maiokòme.
Banhar, lavar-se	kjeoum.
Banana	iipokane.
Canôa	tchone-katte.
Magoal	páo.
Muito	urujo (asp).
Bonito	ereje (asp).
Destroçar (I)	kjème-autang-nème.
Guerra, briga (II)	iipanne-nojòme-nagite.
Acabar, concluir	jôme.
Bico	djinn-kakanne.
Balançar-se (III)	kujunn-apok-antchung.
Sipó	kujumne.
Berrar. gritar	mê-mê-uangue.
Branco	jurûne.
Pallido	guôme.
Ferir	ingró.
Efolado	imprippe.
Lenha (IV)	tchône-quême.
Carapuça de malhas de embaúba que fazem e trazem em signal de victoria	kon-tá.
Escrescencia, grossura	majon.
Bocca	keton-pimá.
Quando arrebentão os labios pelo demasiado diametro do bête, di- zem:	keton-puma katte.
Lama, barro	matacú-malaki.
Cosinhar	kitôte-kitute.
Brasil, brasa	tchon-peck-pròme.
Braço	iiporok.
Bravo	máikome.
Neblina	tarú-mot-mot.

- 
- (I) Quer dizer litteralmente : ranchação — qualquer arco.  
 (II) » » » : tomar tudo, tambem mulheres.  
 (III) » » » : cipó pendurado andando.  
 (IV) » » » : páo morto.

literalmente :	sól fechado.
Corajoso	kukin-amenuk.
literalmente :	medo-não-tem.
Beber	geoppe.
Não saber	tokóne.
Pato	kurutte.
Canna	kumerinc.
Caratinga, (raiz)	amão.
Caxocira (catadupa)	mignan-aiú.
Miollos	munc-kimiak.
Calor	hú-hú-hú (asp).
ou dizem tambem :	iitchá
Cão	inkan.
Cantar	tarungri.
Carga, peso	tang.
Carga pezada	tang-makran.
Caçar	tehin-pimá-ou: tehin-niajú.
Gato	kuparak-kuji.
Calvo, calvieie	kréne-tuó.
Pelado de todo	kréne-kaou.
Cabellos	kréne-ké.
Só	bokurine.
Veado (I)	bokurine.
Escolher	iikatte-iikatte.
Evacuar, obrar	inkak.
Queda	arak.
Pestanas	keton-ké.
Madrugada, aurora	tompran-gikaram.
Coati	kakiék.
Porco	kurek.
Coração	pompeo, (cu faz diphthongo).
Pescoço	ijpuk.
Ira, colera	iiak-ièmes.
Collar de sementes	pò-hotte, (h asp.)
Collar com dentes	pò-hotte-jume-apok.
literalmente :	collar dentes pendurados.
Mandar	inkan-kan.
Orgãos sexuaes da mulher	kijó.
Conhecer	dja-djé.
Accompanhar	intelhó-mú.
Conversar	gueppe-pmerá.

(I) Dizem tambem para exprimir a nudez de cabellos q' costuma acontecer depois do uso das sapucaias : « kréne bokurine ».

Gallo	crek-nek.
Vamos conversar	ni-tcháó.
Côrvo, úrubú	ampeu.
Corda	jatak.
Corda do arco	néme-jatak.
Costellas	jek-orône.
literalmente :	osso comprido.
Serras, morros	jupik.
Deitar	homé-té-kuipe.
Cotovello	kri-kri.
Escorrer	jampate-apó.
Pancada, golpe	apmon.
Cortar	atirú.
Torto, curvo	tang-tang.
Furar	angró.
Correr	antehi.
Chocar (passaro chocando)	kruk-entá-kuangue.
Cuspir	atuk.
Gritar	kuangue.
Chamar	anôrone.
Cru	tippe.
Cosinhar	kitotte.
Anus	gotangue.
Parte posterior	gotangue.
Dentro	pompá.
Dansar (I)	tarú-intek.
De (preposição)	guink, ou: uan.
Em pé	mujim.
De pé	mujim.
Fora	cratte.
Pedir	iok-jènes.
Desemmaranhar	antikke, ou: aná.
Metade, meio	apontão a metade do dedo.
Nascer dentes	jountá.
Dentes	junne.
Desde, depois	indjóré.
Atraz	indjóré.
Sobre	pok.
Adiante	gnanri.
Diabo	nantchon.
Deus	kupanne.
Dizer	pó juanne.

---

(I) Litteralmente: *ar-saltar*.

---

Discutir	juikik-juikik.
Partir, dividir	intchack-humo.
Dedo	jekk.
Dar	iisk-jênc, ou op-mun-hume.
Dormir	kukijunne.
Costas, cacunda	jukú.
Dôr	iojok.
Direito	tché.
Duro	pimeron.
Agua	munhangue.
Escamar	ampok-angreuk.
Errar, desacertar	gine-tchik.
Alumiar (I)	tokone-ampruk.
Esfollar	katte-apône.
Casca, couro	katte.
Escutar	amorohé-jême (h. asp.)
Saltar, atirar-se	pui.
Afastar-se, retirar-se	amú-katinhá.
Abraçar	amerek.
Encher	intchouk.
Em	oti.
Ainda	kuangue.
Logar, onde	akré, ou : akuá.
Menino, filho	krukutinha.
Afinçar (II)	nak-atan-tchone-api-apimeran.
Junto	jiitú.
Enrolar	areutte.
Ouvir	ampongue.
Entrar	ni-gré.
Rodcar	tchik-guerá.
Hombro	ghennúne.
Espiga	pokke.
Endigestão	pompeo-anhurungue.
litteralmente :	estomago-doente.
Espinha	hak-aunc (h. asp.)
Cuspir	kinhangue-keritte.
Estomago	pompeu (eù diptli).
Pé ferido, doente	pó-tikke.
Estender	appongue.
Abrir o ventre	inkuangue-intasiganó.
Extraordinario	takonne-nak-gname.

---

(I) Litteralmente alguma cousa accender.

(II) " : terra-buraco-páo afinçar duro

Faces	impongue katte.
Falso	amptchá-gi-nuk.
Fazer	atchá-hume.
Famillia	kruk.
Barro, terra delida	nak-atchok.
Urucú (planta cujas sementes ser- vem p. <sup>a</sup> se tingirem)	tehonc-krénc.
Pó, pocira	tautehi-razi-kuá (h asp.)
Cançado	ararate, ou impangue.
Femca de q. <sup>1</sup> q. <sup>r</sup> animal	jopú.
Rachar	ampingue.
Racha	ampingue.
Fogo (I)	tehonc-pek.
Cordão que fazem com cascas de páo	} kujunne-nokuánhane.
Molestia, febre	gitchá.
Varrer	nak-ari.
Acabar	no-jome.
Céo, firmamento	tarú.
Flor	murunc.
Força	no-jutte.
Assubiar	nujoppe.
Derreter	tehé-ré-tehé.
Fresco	amporú, ou: tarú-amporú.
Fructa	tehonc-konc.
Esfregar	anhreuk.
Coçar	kigatte-ankheupe.
Fumaça	tehonc-puk-keu-keu (eu diph.).
Fugir	intá-niri.
Relva	jôme.
Gemeos	inteak-kruk.
Joelho	krikri.
Agasalho	djême.
Escorregar	pó-jak.
Garganta, guellas	tak-rek-entchamme.
Sementes	goati-ketomme.
Muito alto	engrake-orónc.
Grande	iipakiitú.
Gordo	jokokanne.
Assar	takruk.
Ralhar	kupanne-djême.
Grosso	ankupeu-iipakiitú.

(I) Litteralmente ; páo-aceso.

Curar. sarar	numpatte.
Alto	orône.
Capim, herva	jamme.
Homem	naja.
Leicença, sarna	aimnio-jou.
Materia	pantchik
Berrar. urrar	angróni.
Aqui	keré.
Incendio, fogo grande	amporuk.
Incommodar, vexar	kiuk-umpang.
Intestinos, tripas	jotan.
Nunca	mamme.
Perna	mak.
Atirar	angrin.
Sem comer (em jejum)	tehin-nuk-cuangue.
Cortar, derribar uma arvore	neaprim, ou kraitná.
Trabalhador, activo	kutippe-nuk.
literalmente:	preguiçoso não.
Covarde	kuking, ou takreuk.
Largar	apone.
Lagoa	bitak.
Leite	perak.
Atirar qualquer objecto	angrin.
Caranguejo	kat-merak.
Lingua	iojokke.
Largo	aukupá-iipakiiú
Lagrima	put-put.
Lavar	kuri-kjumme.
Ir lavar-se	mú-kuri.
Elle, ella	antchuk.
Ilha	munhangue-teorú, ou nak-mu- nhangue pompeu — terra-agua- meio.
Lêve	compó.
Amarellho	nhaguikke.
Companheira	vronekú.
Longe	amarône-ône-ône-ône, (isto em ca- dencia).
Lua	munthnhiaç.
Estrella	het-krette (hasp.).
Luz	amotte.
Mastigar	nopiguik.
Mão	pó.
Juntas de q. <sup>a</sup> q. <sup>r</sup> membro	kekri.
Rancho, coberta de Indjo	kijême.

Doente	mouth-muth.
Peito das mulheres	parak, ou : kupá.
Comer	mumkutte.
Errar	tehin-tehik.
Andar	tupó.
Casar, ajuntar	kijéme-ha.
Mão, ou tudo qt.º ho ruim	tontône, ou tone: também dizem: mpéran, ou djadji.
Feder	ampú.
Mal satisfeito	takrek.
Barba	epiche.
Mar	nahú-ijpakiiú-ú-ú-ú (1).
Mãe	kiiopú.
Por	gene érá.
Eu	ati.
Pedaço	kine
Morte, morto	quême.
Com catarro	gin-akoji-motte.
Olhos	kétomme.
Mosca	koppe.
Mosquito	koppe.
Musgo	tokône.
Nadar	munhã-mú.
Anão	krukinini.
Nascer	entá.
Ventas de nariz	jintmá.
Nariz	jinne.
Limpar	kuri.
Miudo	krukinini.
Preto	himme (h. asp.).
Afogar	munhangue-arak.
Escuro	ampimme.
Osso	jak.
Tirar	pé.
Mel	pangue.
Palha	inkanne.
Sipó, embiras	kujunne.
Fallar	háo.
Não, nada	mnenuk.
Passar	gurin-mú.
Passaro	bankanne-toutoné.

---

(1) Pronunciando em cadencia.

Pé de gente ou animal	pó.
Pescar, apanhar peixe	ampok-iiojek.
Anzol	mokuangue.
Furar	atuppe.
Tirar mel	pangue-hangue.
Perder, esconder	jijône
Ninguem	māme
Pequeno	mek-mek, ou erekrek
Magro	tontône, ou guène
Pouco	potchique.
Pedra	takruk.
Serranias	krak-june.
Soccar	kunhangue.
Picar, morder	gró-inkroppe.
Ferida	nak.
Chorar	putte-puk
Cheio	mot-motte.
Penna	bacane-kamak, ou bakanne-ké.
Ave	bakanne.
Pegar	mène.
Passaro assentado	gueppe.
Galinha	hahan, (h. asp.).
Para	huanne.
Ourinar	ampiangue.
Apodrecer .	huamme.
Perto	gnaré.
Emprestar	huppe-mune.
Apanhado	mène.
Limpo	jurùne.
O que hé?	kokonime?.
Trazer	tatte-ni
Negar	kon-anki.
Rapoza	apijùne.
Entregar, resitituir	hop-mú-jokone.
Responder	háo.
Resto	potchique.
Arromatado. acabado	nojôme
Nada	māme.
Rir	hangue.
Teso, rígido	apmeran.
Redondo	mounknhiaç.
Assar	haop.
Caminho	bron.
Areia	nak.
Sangrar	kamptchek-jujú.

Sangue	kamptchek.
Saber	djá-dji.
Saltar	ankupá-tehune
Salvar-se, fugir	anti-ii, ou intar-anirl.
Acabado	nojóme.
Secco	jitcheuk.
Cheirar	uappe.
Feder	ampú.
Fugir	anti-ii.
Apertar	menè-ampimeran
Assobiar	uappe.
Signal	pó-hette.
Macaco	tehérengue.
Sol	tarú-tépó.
Só, pouco, isolado	potehik, ou bokurine.
Cume, alto	ankupeu.
Sahir, ir-se	jamme.
Soffrer	chik.
Surdo	impan-mnuk.
Cego	ketóne-tuó.
Debaixo	iojok.
Parte baixa do ventre	uangue.
Côxas	mak.
Chupar	hú-hú-hú-jitchá.
Gordura	tehin-má.
Anta	gupmaran.
Tarde, he tarde	tarú-nhinline, ou tarú-tompê.
Apalpar	guk-un-toppe.
Tempestado	tarú-iiakjemes.
Trovejar	tarú-ingri.
Terra	nak.
Cabeça	krène.
Sarna miuda	mankuk.
Atirar	jintehi.
Cahir	rak.
Rodear, andar a roda	notte-notte.
Tranquillo, socego	aguik-nuheppe (h. esp.).
Trancar	nukatak.
Muito	urujú-taug na-guritte (j. asp.).
Buraco	nak-má, ou kró.
Vento	tarú katak.
Minhoça	angré-pó.
Esvasiar	najóme.
Eis ahi	onib-am,
Voar	antiji.

Roubar	inkick.
Ladrão	inkick.
Vosso, teo (pron. poss.)	ajuk-gnime.
Depressa	nank-nank, ou nanank-nank, ou maiiprette.
Quanto ?	tang ?
Destro	atcheu (eu diph).
Velho	makinhamme.
Para diante. vamos	mu-katinhan. ou maiiprette.
Guariba	cupirik.
Mono	kepokk.
Lontra	amkum-merik.
Mutúm	ponteheuk.
Sahuim	harha-guik-guik.
Boi	pó-kokri.
Cavallo	kréne-june.
Macúco	anguevok.
Jakutinga	pokórine.
Zabélé	anguevok-kuji.
Capoeira	anguevok-erek-rek
Coati	hak-jek.
Preguiça, (bixo)	kejó.
Tamanduá	kujúne.
Caititú	hok-kuéne.
Quexada	kurek.
Sahuá	kuruk-kuk.
Arakuan, (jacú pequeno)	kaiaká
Mamão, (fruta)	krotte.
Frutas deliciosas que se acham nas margens do Gequinhonha: litteralmente :	kupan. ou kupan-kuji. Deos, ou Deos pequeno.
Coruja	jokokane.
Kagado	krotchok.
Jacaré	jakaré.
Sipó que serve p. <sup>a</sup> se comer	ketenan.
Palmito	jamme, jipinne.
Coqueiro	tchone-catune
Irára	hapé-june.
Cutia	maiak-inhing.
Arára	kabarâne.
Cabellos	krénkê.
Sobrancelhas	kankê.
Pestanas	ketomke.
Palpebras	ketom-kat,
N ariz	kijink,

---

Ventas	kijink-má.
Beijos superiores	kijink-makat.
Beijos inferiores	kiinijink-makat.
Dentes	kuiiúm.
Gengivas	kuiiúm-juik.
Orelhas	kuinhocogône.
Pescoço	kuijipuk.
Hombros	knáo.
Cadeiras	kmusinhá.
Coxas	kmákiopok.
Barriga das pernas	prúme.
Canellas	kekri-ia.
Pernas	prumme-iják.
Tornozellos	pókekeri.
Dedos dos pés ou das mãos	pó-jinne.
Dedo grande do pé	po-jinne-gikanne.
Unhas	morenkatte.
Braço	kigin-núnne.
Parte superior do braço	kigin-núnne-jopok.
Parte inferior do braço	kigin-kré.
Mão	pó.
Juntas dos dedos	pó-kokrí.
Arvoredo	tehône-iipakiiú.
Galho, ramo	tehon-mak.
Folhas	jamme.
Raiz	tehône-jitak.
Pé da arvore	tehône-jú.
Casca da arvore	tehône-katte.
Veado	mokri, ou tambem bokorine.
Onça	kuparak.
Jacutinga	pó-korí.
Papagaio	kuákuá.
Periquito	erøknette.
Tucano	kurak-sá.
Cobra	grô.
Cascavel	nankuan.
Jararaca	grôgibron.
Matar cobra	grô-ampok.
Matar anta	monpran queme.
Couro	krankatte.
Molestia	montt-mank.
Ter força	nank-meran.
Duro	kmaran.
Pequeno	namkrukni.
Grande, alto	naniikanne.

---

Muito	urujú (j. esp.).
Hum, dizem :	potchik.
Dous e mais (1)	urujú (j. esp.).
Cinza	tehône-inkakú.
Tissão	tehône-pék.
Atrepar na arvore	knon-hême (h. asp.).
Jacú	hahanne (h. asp.).
Irára	hupiijunne.
Bonito	hereé (h. asp.).
Feio	tontône.
Venha	mukuani.
Vá buscar agua	munhangue-há (h. asp.).
Poixo	impok.
Caxinguelé	júknek.
Macaco do ostrella	anguik-eguik.
Macaco	irái.
Guariba grande	kupirik.
Mono	kupó.
Paca	ekran.
Cutia	manhaceguie.
Lontra	mon-merik.
Capivára	kijinn-ponne.
Formiga	purik.
Tamanduá	kujamme.
Tamanduá pequeno	kujamme-check.
Tatú	guntchon.
Abelha	paniakuppe-pan-iiakuppe.
Laranja	krani-homme (h. asp.)
Banana	iipokanne.
Ananas	ronçon.
Sapucaia	ha, (h. mt.º asp.)
Poáia	arakuá.
Boi	pó-kekri.
Vacca	pó-kekri-ioponne.
Bezerro	pó-kekri-kukinine.
Cavallo	krén-júmme.
Grosso	iipakiiú
Calinha	ha-ha-ha (h. asp.)
Gallo	ha-ha-ha-iikanne. (h. asp.)
Pinto	hachá-ha-kruknute (h. asp.)

---

(1) Dous e mais ~~não conhecem~~ os numeros, empregando sempre « urujú » (muito).

Chefe	kren-tone.
Rabo	ijuk.
Fumo, tabaco	anganan.
Pato	keta-pmône.
Sól	tarú-tepó.
Lúa	kamoniak.
Vamos	uamú, ou iiaKin.
Rezar a Deos	kupan-nahang (h. asp.).
Remedar, imitar	nahang.
Soprar	hú (h. asp.).
Homem	koteu (eu diph.).
Mulher	iikonam.
Homem	ha-ha (h. asp.).
Bixo	kitomarek.
Morrer	quême.
Viver	koahangue (h. asp.).
Orgãos sexuaes da mulher	kijó.
Orgãos sexuaes do homem	kijuk.
Trazer	parani.
Vir	ni.
Aqui	kré.
Non sei	mâmmc.
Saber	djadjii.
Escrotos	jâmmc.
Irmãos	kiiak.
Irmãa	kiiak.
Chapéo	tapête.
Bom	hé-ré-hé (h. mt.º asp.).
Bom	jaji.
Bravo	iak-jemmes.
Manço	iak-jemme-menuk.
Não (negativa)	amenuk.
Sim (affirm.)	hen-hen (h. asp.).
Dormir	kokijûne.
Batter	nukuân.
Brigar, descompor	uhin-hik, (h. asp.)
Acção da propagação	tchok-tchok-iajik.
Metal qualquer	kak.
Faca	kak-guhinn-guhinn (h. asp.).
Eiscada	purôré.
Sapato	pó-katte.
Farinha	amkóki.
Fubá	munhangue.
Raiva	tang-erangue.
Sempre	empangue.

Rapadura	kamurinne-kitomnik.
Faces	impáo.
Cara com barbas	impomké.
Cara bonita	ketomme-héréhé (h. asp.).
Lingua	iichok.
Cara sem barba	impáo-iieuk.
Claro, branco	iirûn, ou gnome, ou unake.
Preto	keri-himme (h. asp.).
Vermelho	brú-kú-kú.
Amarello	iirûnc.
Verde	krên-krè.
Azul	iintchunguc.
Gordo	iiaku-kanne.
Magro	guinhûme.
Chuva	minhangue-peu (eu diph.).
Vento inferior, flatus	tik.
Filho	kurúk.
Pai	iiKANnc.
Mãe	iopú.
Netto ou netta	kurúk-catainãa.
Mulher casada	iiokanno.
Casar	kijamá.
Casa	kijêmc.
Lriz caixeiro	krenk-gnó.
Tome isso	tokonne-pé.
Ponha ahí	genu-êrá.
Meo	guak.
Bixo de vareja	kap-kokûnc.
litteralm.	mosca-excrementos.
Não he isso?	nok?
O que he que quer?	hokonine-antchuk-akkorine
Fedorento	iiotanguc-nãme.
Para que?	hokonine?
Cheio, carregado	kuangue.
Encher	intchek.
Dança	tarungri.
Feijão	iiantá.
Tirar	kitte.
Nada	anqui.
Tem, ter	anqui-menuk.
Tabaco	anguinanguc.
Frexa	najik.
Arco	nême.
Corda de arco	iiatak.
Sipó	kuiiûne-jiikarannc.

Legítimo	jiikaramme.
Grutta. corrego	munhangue-nhingutingue.
Rio grande	uatù.
Attirar no chão	nojutte-nungri.
litteralmente:	com força jogar lá.
Luttar	nangméne.
Tanto	tarin.
Fallar	agueppe-merá.
Indio	uandjurù, ou mahon-kuji (h. asp.)
Esperar	mung-erá.
Ferida	nak.
Cunhado	gantchú.
Materia está sabindo	pantchik-jújú.
Vem ralhando	iiujik-iiujik.
Vagalume	ampeu (eu diph.).
Acertar	heppe, ou gnieppe.
Vir	kató.
Aranha	katte-merak.
Frecha de pelota	munthrihiak.
Lagrimal	taivó.
Morro	iopik.
Vargem	amperik.
Atoleiros	nak-nung.
Noite	ampimme.
Dia	ampchunne.
Braço	maúme.
Mumbuca, (abelha)	pote-panj.
Timirim (abelha)	mure-epang.
Errar	tchinchik.
Mentir	kuin.
Os outros	nankrén.
Ralhar	ii-kurí.
Aquatico	munhangue-djème.
litteralmente:	(agua-casa).
Tudo	panteu (eu diph.).
Toco de pão	tchône-tnó.
Triste	pompeu-takrek (eu diph.).
Embrejaúba	djaheu (h. asp. eu diph.).
Rachar alguma cousa	kon-ampiam.
Pedir alguma cousa	intchak-hum.
Os outros não querem <b>callar</b>	<b>naukranne-íéíé-nuk-ankupahãa.</b>
Bom	ingame.
Machado	krak-má.
Fouce	krak-entangue.

Estas são as palavras e explicações que pude alcançar no decurso das minhas peripetizações; falta systema neste trabalho, as palavras não estão de baixo de classificação alphabetica, porque me guiei pelas palavras da lingua franceza, e por que não havia tempo para mais: muitas palavras vão repetidas, e isto o fiz todas as vezes que me pareceo dar uma significação no portuguez, qualquer mudança de palavra que achei, devida esta a indole de cada pessoa ou tribu, ou talvez porque não fosse ainda bastante iniciado no idioma.

Systematisando este trabalho e estabelecendo certas regras e collocando as raizes, poderá se colligir alguma cousa que habilite a fazer-se observações melhores q.' possam iniciar naquella linguagem as pessoas que se dérem a este trabalho. de 20 de abril de 1836 a 1837.

*Victor Renault.*

P. S.

He incrível a facilidade com que os Botocudos inventam palavras para designar objectos desconhecidos; he como por uma inspiração e aclamação unanime e sempre no meio de risadas e alaridos: não se deve portanto admirar se no meio deste vocabulario apparecem significações de objectos desconhecidos forçosamente de selvagens que nunca tinham estado em contacto com gente civilizada, pois que estes nomes foram todos inventados a minha vista e certamente tem significações que eu não pude penetrar e q.' deveriam ser estudadas por pessoas mais habilitadas: o cavallo foi logo baptisado por «dentes compridos na cabeça», o boi por «pé rachado», mas que quer dizer «jio antá», nome que deram ao feijão; e o nome de «anganan» para significar o tabaco, e o de «tapéte» para designar o chapéo; talvez que com estes estudos se pudesse conhecer o jogo das raizes da lingua que não pode ser tão abreviada como parece, e dahi se alcançaria um passo immenso na linguistica descobrindo os arcanos da lingua do sanscrito com que parece ter tanta analogia, sendo sem duvida patria primitiva destes selvagens as paragens onde se fallara aquella linguagem perdida hoje e que tanto trabalho tem dado aos sabios.

